_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 1

Quartier Libre

LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ENTREVUES AVEC CHAFIIK, OMNIKROM, CHEAK 13 ET MANU MILITARI

pages 18 et 19

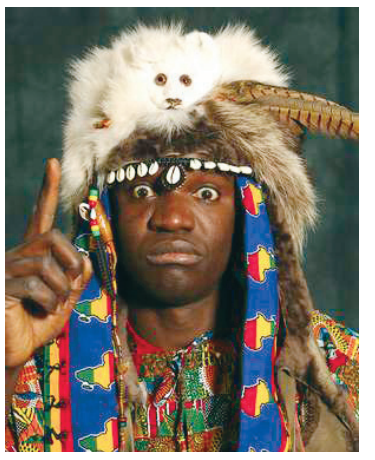
QUARTIER LIBRE - Vol. 16 • numéro 12 • 25 février 2009 • www.quartierlibre.ca

CAMPUS

Intégration culturelle

Le racommodement raisonnable de Boucar Diouf

Page 4



SOCIÉTÉ

La motoneige au sens propre

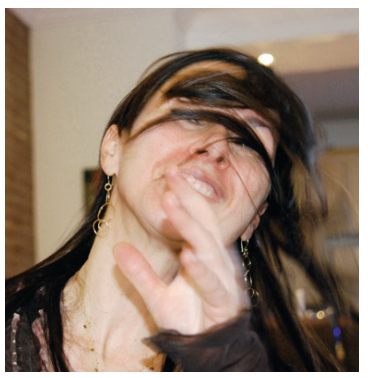
Page 13

CULTURE

Festival MNM

Une programmation plus subtile qu'un téléroman

Page 17



_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 2

COURRIER DES LECTEURS :

Réagissez aux articles !

Laissez libre cours à votre plume et envoyez un court texte de 3 000 caractères ou moins et nous nous ferons un plaisir de vous publier.
Écrivez à : info @quartierlibre.ca

JOSS SAROYAN

EN VENTE À LA LIBRAIRIE OLIVIERI,
ET À LA LIBRAIRIE D'OUTREMONT

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 3

À LA UNE

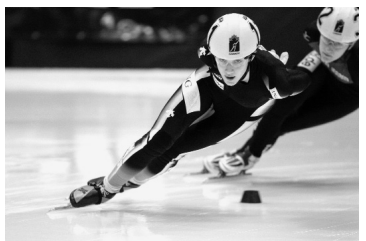
La scène hip-hop montréalaise est fertile, mais divisée et peu médiatisée. Pour arriver à ce constat, Olivier Boisvert-Magnen, chroniqueur musical à Quartier Libre et animateur de l'émission Tant qu'on parle pas de Virginie (CISM), a fouillé la Ville en quête de sons et de concepts partagés par les MC. Omnikrom, Chafiik de Loco Locass, Cheak 13 et Manu Militari ont répondu à ses interrogations pour esquisser un portrait du rap montréalais.

ILLUSTRATION EN UNE : VINCENT GIARD

SOMMAIRE

CAMPUS

Rencontre avec Boucar Diouf ..... p. 4
Petit guide de la tolérance ..... p. 4
Tête chercheuse : Jean Proulx ..... p. 6
Revue de presse universitaire ..... p. 6
Harcèlement sur le campus ..... p. 7
Combat ultime, Vente éventuelle ..... p. 10
Vite sur ses patins ..... p. 11



Succès féminins ..... p. 11

SOCIÉTÉ

La motoneige au sens propre ..... p. 13
Une retraite derrière les barreaux ..... p. 14

Survivre aux horreurs de la guerre ..... p. 15
La pelle du succès ..... p. 15

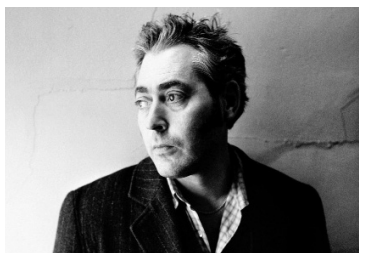
MONDE

La soif de l'Asie du Sud ..... p. 16
Brèves internationales ..... p. 16

CULTURE

Festival de musique pas pop ..... p. 17
Rap montréalais, scène morcelée ..... p. 18-19

Vécu : Hasta mañana mon amour ..... p. 20
Podcast : Radio bitching ..... p. 21
Concert : Tindersticks ..... p. 21



Chronique littéraire :
Jacob Wren file le malaise ..... p. 21
Musique : Reggae Rock et Rap ..... p. 22

Quartier Libre

RÉDACTEUR EN CHEF
Marc-André Labonté - redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE
Campus : Mélanie Marquis
campus@quartierlibre.ca
Société/Monde : Aryanne Besner Quintal
societemonde@quartierlibre.ca
Culture : Constance Tabary
culture@quartierlibre.ca

ILLUSTRATEURS
Vincent Giard, Evlyn Moreau

BÉDÉISTES
Vincent Giard, Jean Frédéric Koné, Maxime Roy, Zviane

PHOTOGRAPHES
Joël Lemay, Hubert Rioux, Alexander Galan

JOURNALISTES
Olivier Boisvert-Magnen, , Ilan Dehé, Céline Fabries, Jean-Simon Guay, Julia Haurio, Charles Lecavalier, Marie-Claire Major, Charles Mathon, Samuel Mercier, Sarrah Osama, Sophie Renauldon, Hubert Rioux, Stéphanie Rousseau, Marie-Ève Voghel Robert, Stéphane Waffo

CORRECTEURS
Loïc Haméon, Annabelle Moreau, Vincent Riendeau

INFOGRAPHIE
Alexandre Vanasse • info@zirval.com

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com
7/24 Marketing (1-866-MARK724)
ctb@724marketing.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Guillaume Deschênes
directeur@quartierlibre.ca

ADJOINT COMPTABLE
Michael Nguyen Le

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Payette & Simms

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 7 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant (Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP)

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416
Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
11 mars
PROCHAINE TOMBÉE
3 mars

ÉDITO

ICI RADIO-CANADA OU CE QU'IL EN RESTE

Marc-André LABONTÉ

Après un vigoureux battage médiatique du 1 500e épisode de *Virginie*, quoi de mieux que de parler longuement du gros lot de la 6/49 ? Wow, 48 millions de dollars. Le deuxième plus gros montant de l'histoire du Canada (le premier se chiffrait à 55 millions). Quelle joie, d'avoir droit à des images exclusives de fringants gratteurs qui, par dizaines, affirment que c'est **eux** qui vont gagner. Petit exercice de réflexion logique : plus le gros lot est élevé, plus les gens vont participer, pensant gagner gros. Il y a donc beaucoup plus de billets qui se vendent lorsque le grand prix est impressionnant. Moins de chances de gagner pour les « madames » et autres stéréotypes du lotophile qui sont pourtant convaincus que, cette fois, c'est la bonne.

C'est décevant de voir que la prestigieuse Société Radio-Canada annonce un évènement aussi insipide au sommaire de son téléjournal. Le mandat de la SRC n'est pas d'inciter les gens à s'acheter de la loterie ou même de faire la promotion des sociétés d'État. Serait-ce de la convergence gouvernementale ? Tout cela a quelque chose d'indécent. Ce n'est pas la première fois qu'on aborde la question de la qualité du contenu radio-canadien. Après tout, la télévision de Radio-Canada a déjà eu une programmation plus riche. Le temps révolu des *Beaux dimanches* et de *Tous pour un* sans public ni Francis Reddy est loin derrière la *Fosse aux lionnes* et *Des Kiwis et des hommes* d'aujourd'hui.

C'est à la mode de débiliser des émissions qui se voulaient culturelles et sérieuses pour les vendre au Québécois moyen, qui n'existe pas. Radio-Canada n'y échappe pas. *Tout le monde en parle*, qui occupe aujourd'hui la reluisante plage horaire du dimanche soir, anciennement occupée par les *Beaux dimanches*, se veut intellectuel et, dans une certaine mesure, sérieux. Des individus passionnants sont passés sur ce plateau ; je pense, entre autres, à cet ancien membre de gang de rue qui s'est ouvert un gym pour aider les jeunes de sa communauté. Ces intervenants incarnent souvent des réalités difficiles et méconnues du public en général. Pourtant, la quantité d'invités qui viennent parler de banalités ou de *showbusiness* domine largement la programmation. On a beau dire que le Québec, c'est petit et qu'il n'y a pas une pléthore de personnalités admissibles au moule de *Tout le monde en parle*, il y a quand même des limites. La formule s'use.

Que dire des émissions-spectacle qui comblent la grille horaire radio-canadienne ? *M. pour musique* ? *Studio 12* ? Une seule aurait suffi. Les gens aiment mieux voir des spectacles sur leur télévision quarante douze mille pouces, hautement définie, dans le confort de leur sofa en cuirette ? Une telle tendance risque de pousser un certain nombre de fans à délaisser les spectacles et à rester chez eux, en attendant de voir leur artiste préféré sur le petit (pas vraiment) écran.

Le sport aussi, à Radio-Canada, revient en force. Après avoir perdu la sacro-sainte Soirée du hockey (qui est toujours à la CBC), le sport avait dégringolé et n'occupait presque plus de temps d'antenne. Récemment, la situation a changé radicalement : une section entière du téléjournal est consacrée au sport, *Tellement sport* réquisitionne le samedi avant-midi et *La Zone*, calquée sur *110 %* (est-ce le meilleur modèle ?), occupe les soirs de semaine. Parce que le sport est tellement populaire, particulièrement le hockey, les médias se veulent aussi (sinon plus) gagas que les partisans. Encore une fois, Radio-Canada n'y échappe pas.

Est-ce qu'il y a encore des gens qui se désolent d'une telle réalité ? La SRC se doit-elle toujours de présenter un contenu culturel et social, voire un divertissement sérieux et intelligent ? Est-ce que le budget de la société d'État souffre à un point où la lutte pour les publicitaires est synonyme de survie ? Le financement laxiste du gouvernement fédéral est peut-être bien en train de faire mourir Radio-Canada à petit feu.

À la radio de la Première chaîne, même le traditionnel thème musical du bulletin de nouvelles a été changé. La disparition de ce petit sonal insignifiant symbolise peut-être la fin d'une époque radio-canadienne. Terminé l'intellectuelle, la sérieuse et la cultivée. Place à la contemporaine, l'urbaine vivante et branchée. Comme elle dit, la nouvelle « Bernard Derome » : *« J'arrive ! »*

Youppi !

* * *

Un tout petit ajout : à l'occasion de la venue du président Barack Obama à Ottawa, Céline Galipeau a rencontré un Brian Mulroney plus qu'arrogant, histoire de discuter des relations passées entre les présidents américains et les premiers ministres canadiens. Selon M. Mulroney, Barack Obama ne serait pas un intellectuel, mais un politicien avant tout. Les rumeurs avançant le contraire ne sont, d'après l'ancien homme d'État, que de la *« foutaise de journalistes »*. Réaction étouffée de Mme Galipeau, qui a manqué une sacrée belle occasion de demander à M. Mulroney comment avançait l'histoire Schreiber.

COLLABORATEURS RECHERCHÉS

Vous êtes intéressés à collaborer à votre journal étudiant ?

Prochaine réunion de production le 3 mars au local B-1274-6. Aucune expérience requise.

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 4

Rencontre

Dr DIOUF, L'INTÉGRATION, ÇA FAIT MAL ?

Dans le cadre du lancement d'une campagne de trois ans sous le thème *« Le respect, ça se cultive »*, l'humoriste Boucar Diouf sera de passage à l'Université de Montréal le 17 mars. *Quartier Libre* lui a posé quelques questions sur son expérience d'intégration au Québec.

Stéphane WAFFO

Quartier Libre : Vous êtes invité à l'Université pour la semaine contre le harcèlement afin de parler d'intégration culturelle. Selon votre expérience, comment est le Québec en tant que terre d'accueil ?

Boucar Diouf : Le Québec est un endroit extrêmement accueillant. Et tous les étudiants et autres travailleurs qui sont passés par l'Europe peuvent en témoigner. Le Québec est exceptionnel. Bien sûr, il reste encore des choses à faire, mais c'est un pays ouvert.

Q. L. : Vous soutenez qu'il est quand même plus facile de s'intégrer en région que dans les grandes villes.

B. D. : Oui, mais c'est surtout un message à l'attention des immigrants timides. L'interculturalité, tu ne peux pas l'éviter quand tu vis à Rimouski. L'osmose culturelle se fait parce que tu n'as pas le choix, alors qu'à Montréal, c'est différent.

Q. L. : À l'Université du Québec à Rimouski, vous avez été étudiant et enseignant. Dans lequel de ces rôles avez-vous eu le plus de difficulté ?

B. D. : Je crois que le plus dur c'était au début, lorsque j'étais professeur. Il reste encore beaucoup de préjugés sur le « negro » en général. Vous savez, quand vous êtes devant une classe de 70 étudiants, il y a toujours une petite réticence de leur part, au début. Mais au bout de deux cours, ça passe. Au fond, les préjugés restent très superficiels. Il suffit de gratter un peu pour que tout se dissipe vite. Après, les étudiants ne voient plus Boucar l'Africain.

Q. L. : Dans votre livre *La Commission Boucar pour un raccommodement raisonnable*, vous abordez la question de la discrimination, dont vous dites avoir été victime.

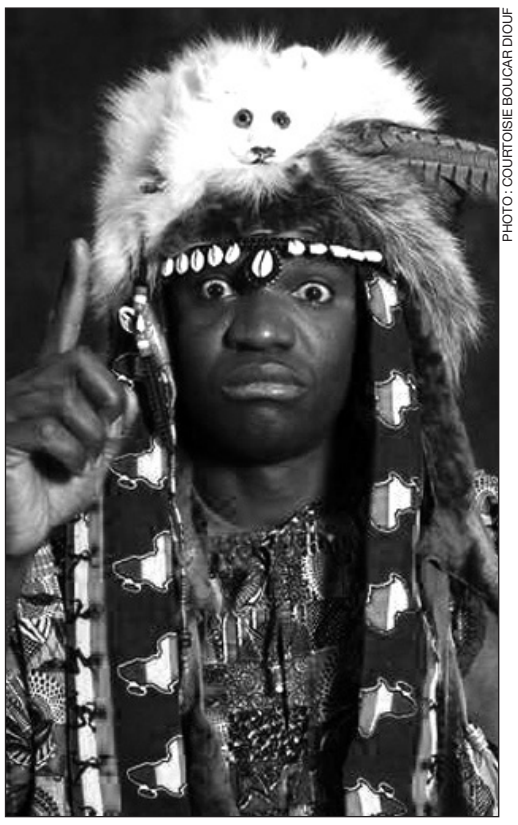


PHOTO : COURTOISIE BOUCAR DIOUF

L'humoriste Boucar Diouf illustre avec humour la sérieuse question de l'intégration culturelle.

Vous savez, ça arrive à tout le monde. Comme je le raconte dans mon livre, ça m'est arrivé alors que j'étais avec un copain ivoirien dans un bar à Rimouski. Mais on le vit jusqu'à Montréal. Par exemple, j'ai eu beaucoup de difficulté à trouver un appartement. Au téléphone, avant de finalement trouver quelque chose, il a fallu que je dise : *« Je m'appelle Boucar Diouf et je travaille avec Francis Reddy ! »* Ça arrive à tout le monde. Je suis sûr qu'un Québécois qui irait au Sénégal vivrait probablement des expériences semblables.

Q. L. : Comment faire pour garder le moral dans un contexte d'intégration ?

B. D. : Il y a une phrase que je dis souvent : *« Apprends à graver tes joies dans la pierre et écris tes malheurs dans le sable. »* Comme disent les informaticiens, tu mets tous tes mauvais souvenirs dans ta mémoire vive et dès que tu fermes l'ordinateur, tout s'efface.

Q. L. Quels seraient vos conseils aux nouveaux arrivants qui débarquent à Montréal ?

B. D. : Il faut marcher vers les gens. Levez-vous et marchez, vous allez voir, les portes s'ouvriront. Il faut aller vers les Montréalais, embrasser leur culture, leurs symboles et même leurs craintes. Vous verrez que les gens viendront vers vous et, après, peut-être pourrez-vous leur donner un peu du vôtre.

Boucar Diouf prendra la parole le 17 mars au 3200, Jean-Brillant. Il parlera d'intégration culturelle au cours d'un évènement organisé par le Bureau d'intervention en matière de harcèlement de l'UdeM en collaboration avec la direction des ressources humaines et l'Action humanitaire et communautaire.

Critique littéraire

PETIT GUIDE DE LA TOLÉRANCE

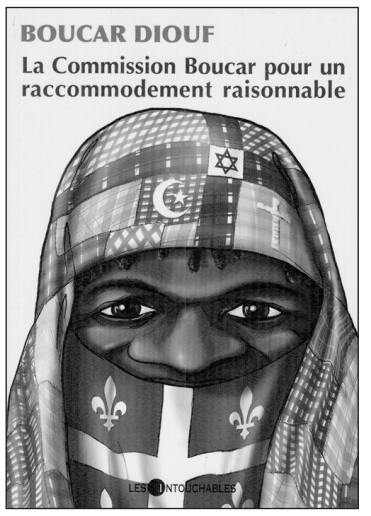
Stéphane WAFFO

« À Dakar, le choc culturel avait occupé le centre de nos discussions. Pourtant, le choc thermique a exercé un pouvoir autrement dévastateur sur l'animal à sang chaud que je suis. Et je me suis pointé à Rimouski sans me douter qu'entre le froid et le frette, il y avait un écart marqué d'au moins 20 degrés… »

Boucar Diouf a quitté son Sénégal natal en 1991 pour entreprendre des études de 3e cycle en océanographie à l'Université du Québec à Rimouski. Dans son ouvrage, *La commission Boucar pour un raccommodement raisonnable*, qu'il qualifie de *« plaidoyer contre le repli identitaire »*, l'humoriste explique son expérience d'intégration au Québec.

Déjà, la première de couverture, un tantinet provocatrice, prévient le lecteur qu'il ne s'agira pas ici de faire dans la dentelle. Au contraire, chaque acteur concerné sera jugé sans pitié et selon les actes qu'il a commis. Exit le politiquement correct. Peu importe la nationalité ou la religion. Le message s'adresse à tout le monde et la commission Boucar veillera au grain.

L'auteur ne se sert pas uniquement de son expérience sociale et humaine pour persuader le lecteur du bien-fondé du rapprochement entre les cultures. Il va plus loin, en se servant de son expertise scientifique. C'est le cas dans le chapitre « La symbiose ou l'intégration réussie : le cas du rotsac à pelage variable », dans lequel il prend l'exemple de deux animaux pour illustrer les étapes de l'intégration : *« Le rotsac à pelage variable se distingue par son étonnante capacité d'adaptation,* explique l'auteur. *Il s'installe dans le barrage du castor, s'acclimate très rapidement aux changements et entretient des rapports harmonieux avec le premier occupant des lieux, mettant ses particularités biologiques au service de son associé. »* Non, il ne s'agit pas d'une encyclopédie de biologie. Oui, il s'agit toujours du même livre au ton humoristique. L'idée de Boucar Diouf, c'est d'expliquer l'essence du *« Québécois contemporain »*, une sorte de *« relation symbiotique »* entre *« populations d'origines française, amérindienne, irlandaise, etc., entre modus vivendi à l'américaine et influences européennes, asiatiques et autres »*, explique Boucar Diouf.



Les amateurs de l'humoriste ne seront pas déçus par ce deuxième ouvrage. Boucar Diouf a écrit sa *« courte-pointe »* comme s'il était sur scène lors d'un de ses spectacles. Les boutades sont récurrentes. On se surprend à rire d'une vanne placée savamment ici et là.

Toutefois, le lecteur se perd parfois dans une structure et un style qui veulent à la fois tout expliquer et tout illustrer, comme si l'auteur devait absolument convaincre tout le monde, les nouveaux arrivants comme les *« pure laine »*. Un pari osé, mais malgré tout réussi.

Boucar Diouf,
La commission Boucar pour un raccommodement raisonnable,
Éditions Les Intouchables, Montréal, 2008.

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 5

Pour une nouvelle convention collective

Vos profs négocient en pensant à vous!

En 1993, il y avait 27 375 étudiants et 1 460 professeurs à l'UdeM.
En 2007, vous étiez 32 008 et nous n'étions que 1 432.

Vous nous voulez présents et disponibles? Nous aussi.

Les principales propositions du SGPUM vous touchent directement :

- l'amélioration du ratio étudiants-professeur par l'ajout de 150 nouveaux postes de professeur régulier ;
- la reconnaissance de l'encadrement des étudiants aux 2e et 3e cycles dans l'évaluation de la charge de travail ;
- plus d'auxiliaires d'enseignement ;
- des moyens accrus pour intégrer des étudiants dans nos équipes de recherche.

Le Syndicat général des professeurs et professeures de l'Université de Montréal (SGPUM) veut améliorer les conditions de travail de ses membres et contribuer à l'essor de l'Université.

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 6

Tête chercheuse : Jean Proulx

COMPRENDRE L'INCOMPRÉHENSIBLE

Si la délinquance sexuelle est une réalité complexe, le traitement des agresseurs qui en sont reconnus coupables, lui, l'est tout autant. Afin de mieux comprendre ce phénomène, *Quartier Libre* a rencontré Jean Proulx, co-auteur de l'ouvrage *Sexual Murderers : A Comparative Analysis and New Perspectives*, qui s'intéresse au processus de passage à l'acte chez les agresseurs sexuels.

Charles LECAVALIER

PHOTO : JOËL LEMAY

Jean Proulx est directeur du Département de criminologie de l'UdeM.

***Quartier Libre* : Selon votre expérience clinique et votre expertise en tant que responsable de l'unité de recherche de délinquance sexuelle à l'UdeM, pourriez-vous nous décrire le profil psychologique d'un violeur ?**

Jean Proulx : En fait, il y a trois sous-catégories d'agresseurs sexuels. D'abord, il y a les sadiques, qui représentent seulement 10 % des agresseurs de femmes. Ce sont les plus dangereux, car ils vivent dans un monde de fantaisie et développent de très hauts niveaux de violence. Ensuite, il y a ceux que l'on qualifie d'opportunistes, qui saisissent l'occasion lorsqu'elle se présente et qui menacent leurs victimes avant de passer à l'acte. Enfin, il y a les colériques. Ceux-ci boivent souvent beaucoup, sont très violents et agressent sexuellement pour se défouler.

Q. L. : Vous affirmez, dans le livre que vous avez co-écrit, que l'agresseur sexuel a souvent un lourd passé criminel. Celui-ci est-il nécessairement d'ordre sexuel ?

J.-P. : Non. Comme le spécifie Maurice Cusson [NDLR : criminologue et chercheur au Centre international de criminologie comparée], les recherches ont démontré que le mode de vie d'un criminel endurci, qui est habitué à transgresser les lois, facilite le passage à l'acte.

Q.L. : Quelle est la différence entre un agresseur sexuel et un meurtrier sexuel sur le plan psychologique?

J.-P. : Au niveau de la personnalité, il n'y en a pas. Ce qui distingue un violeur d'un meurtrier, c'est la présence, chez ce dernier, de quatre facteurs circonstanciels : l'abus d'alcool, la rage, la présence d'une arme et la résistance de la victime. Ces quatre éléments réunis forment un cocktail explosif ; possiblement mortel.

Q. L : Dans le cadre de la recherche entourant la publication du livre *Sexual Murderers*, votre équipe et vous avez rencontré 40 hommes condamnés pour meurtre sexuel. Où et comment ces rencontres se déroulaient-elles ?

J. P. : Les traitements réalisés dans le cadre de ces études se déroulaient à l'Institut Louis-Pinel, un hôpital psychiatrique montréalais spécialisé en psychiatrie légale. J'y ai d'ailleurs travaillé pendant 25 ans. Nous animions des thérapies de groupe avec des meurtriers sexuels, des pédophiles et des violeurs. Tous étaient réunis sans distinction au sein de ces groupes thérapeutiques. Certains des intervenants et des chercheurs avaient peur des patients, c'est vrai. Ce sont des hommes qui ont commis des crimes très durs, mais on doit apprendre à fermer le tiroir si l'on veut rester dans le métier.

Q.L. : Ces traitements fonctionnent-ils auprès des agresseurs ?

J.-P. : Pour calculer l'efficacité du traitement, on observe le taux de récidive après cinq ans. Ces données nous ont permis d'établir qu'il est d'environ 7 % chez ceux qui ont suivi le traitement et d'environ 21 % chez ceux qui ne l'ont pas suivi. C'est pour cela que le risque de se faire attaquer demeure réel. Les gens doivent demeurer prudents, sans pour autant tomber dans la paranoïa, évidemment.

COURRIER DES LECTEURS :

Réagissez aux articles !

Laissez libre cours à votre plume et envoyez un court texte de 3 000 caractères ou moins et nous nous ferons un plaisir de vous publier.
Écrivez à : info @quartierlibre.ca

Revue de presse universitaire

Marie-Claire MAJOR

La conscription des pauvres

Les militants antiguerre de l'Université de Victoria ont des problèmes de recrutement. Au début du mois de février, le regroupement *Students against war* (SAW) a installé un kiosque en face de celui des militaires des Forces armées canadiennes, pour protester contre ce qu'il qualifie de *« conscription de la pauvreté »*. D'après Shannon Lucy, membre de SAW, *« dans une période de récession, de plus en plus d'étudiants se tournent vers les Forces armées pour s'assurer une sécurité financière »*. Le groupe estime que le gouvernement canadien devrait investir de l'argent dans l'éducation postsecondaire plutôt que dans la mission en Afghanistan.

L'an dernier, les manifestants avaient installé un cercueil afin de bloquer l'accès au kiosque des Forces armées. Cette année, ils ont distribué des dépliants d'information sur l'implication canadienne en Afghanistan et peint leurs mains en rouge pour frapper l'imaginaire des étudiants. James Glittman, membre de SAW, affirme : *« Nous sommes ici pour expliquer que travailler dans l'armée n'est pas romantique. Il s'agit d'aller tuer des gens pour les intérêts de l'armée canadienne. »* Malgré leurs efforts, des jeunes se sont présentés en grand nombre au kiosque de recrutement militaire.

Source : *The Martlet* (Université de Victoria)

Se taire plutôt que déplaire

Des étudiants de l'Université McGill ont réussi à faire avorter le débat d'une motion visant à condamner les bombardements israéliens sur les établissements d'enseignement à Gaza. La proposition de cette motion avait attiré une foule inhabituelle, début février, lors de l'assemblée générale des étudiants de McGill. Le point litigieux était le dernier à l'ordre du jour. Or, pour empêcher la tenue du débat, les opposants à la proposition ont demandé l'ajournement indéfini de la séance. Cette option a été acceptée à 436 voix contre 263. Dina Awad, l'une des étudiantes qui était à l'assemblée, est *« déçue de voir que les étudiants ont voulu étouffer le débat sur le sujet et qu'ils ne voulaient même pas aborder la question des droits humains »*. Le débat pourrait être reporté à la prochaine assemblée générale.

Source : *Le délit français* (Université McGill)

Perte d'assurance

La décision du Concordia Student Union (CSU) de ne pas renouveler le régime collectif d'assurances offert par l'Alliance pour la santé étudiante du Québec (ASEQ) a pris des allures de saga juridique et financière. Lev Bukham, directeur exécutif de l'ASEQ, accuse Steven Rosenshein, un ancien membre de l'exécutif de l'association étudiante, d'avoir tenté de lui extorquer un montant de 25 000 $. Dans l'affidavit qu'il a déposé, M. Bukhman déclare que M. Rosenshein lui a demandé de *« contribuer à la campagne électorale de son équipe pour les prochaines élections »*. M. Bukhman prétend que son refus aurait amené la CSU à changer de courtier d'assurances. Dans une lettre adressée au président de la CSU et à l'administration de l'Université Concordia, l'ASEQ a déclaré *« avoir perdu confiance envers l'administration actuelle de la CSU »* et a demandé que le régime d'assurance santé soit mis sous tutelle. La CSU rejette énergiquement ces accusations. *« C'est totalement faux, c'est un mensonge éhonté »*, a déclaré Elie Chivi, vice-président des communications de l'association. Il a ajouté comprendre que Bukhman avance ces allégations, sachant *« qu'il s'apprête à perdre beaucoup d'argent »*. L'ASEQ assure plus de 400 000 étudiants au Québec, dont les membres de la FAÉCUM.

Source : *The Link* (Universtié Concordia), *Macleans. ca*

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 7

Harcèlement

LES UNIVERSITAIRES N'Y ÉCHAPPENT PAS

Un professeur terrorisé en ouvrant sa porte à un étudiant qui le harcèle depuis plusieurs semaines, mécontent d'un résultat académique. Une étudiante qui se fait agresser sexuellement dans un party de fin de session. Le harcèlement, ça n'existe pas qu'à la petite école : à l'Université, les étudiants et employés sont parfois confrontés à cette réalité.

Stéphanie ROUSSEAU

Les plaintes croissantes en matière de harcèlement sur le campus de l'UdeM ont entraîné l'embauche, cette année, d'un nouveau conseiller au Bureau d'intervention en matière de harcèlement (BIMH). Selon le dernier rapport émis par le BIMH en 2006, le nombre de demandes d'intervention concernant des situations de harcèlement avait presque doublé en l'espace d'un an, passant de 91 à 176. Si des données précises ne sont pas disponibles pour les deux dernières années, c'est que le rapport n'a pas encore été finalisé, faute de temps et de personnel.

Cette hausse marquée de la fréquentation est notamment attribuable à l'élargissement du mandat du BIMH, l'organisme chargé de veiller à l'application de la politique contre le harcèlement adoptée par l'UdeM. Le Bureau traite désormais les plaintes concernant toutes les formes de harcèlement et non plus exclusivement celles de nature sexuelle, comme c'était le cas auparavant. Pascale Poudrette, psychologue et directrice du BIMH, attribue aussi l'augmentation des demandes au fait *« qu'on en parle davantage »* et qu'il y a *« plus de prévention sur le campus »*.

Les étudiants représentent la catégorie de personnes la plus touchée par les situations de harcèlement. Majoritairement, elles sont de type « vertical », c'est-à-dire qu'elles s'opèrent dans un contexte où les notions d'autorité et de pouvoir sont présentes. *« Mais à l'occasion, on voit, des cas où un étudiant en accuse un autre »*, précise Pascale Poudrette. La responsable du BIHM relate la situation vécue par une étudiante se sentant harcelée par un soupirant qui la suivait dans les couloirs. Il la relançait sans cesse malgré le fait qu'elle lui ait signifié clairement son désintérêt. *« Elle était aux prises avec quelqu'un souffrant d'érotomanie, un problème de santé mentale qui ressemble à une sorte de harcèlement amoureux »*, explique Pascale Poudrette.

Les employés, professionnels et professeurs, pour leur part, dénoncent davantage des situations dans lesquelles ils se sentent harcelés par des collègues. Un harcèlement que le BIHM qualifie d'« horizontal ».

Pascale Descary, ombudsman par intérim à l'UdeM, estime que son bureau reçoit environ une quarantaine de plaintes par année. Environ la moitié de ces cas sont gérés en collaboration avec le BIMH, qui prend en charge l'aspect relationnel. *« Lorsque des questions académiques sont en jeu, par exemple des résultats à des évaluations, ça relève de l'ombudsman »*, indique Mme Poudrette.

PRÉVENIR ET INTERVENIR

Le premier objectif du BIMH est de prévenir les cas de harcèlement au sein de la communauté universitaire. Pour ce faire, le Bureau fait de la sensibilisation et outille les personnes qui font appel à leurs services. Parfois, cela s'avère insuffisant. Le BIMH organise alors des séances de consultation, de médiation et rencontre les parties concernées afin de désamorcer la crise. C'est là son second mandat : l'intervention.

Lorsque ces deux tentatives de résolution font chou blanc, le BIMH peut déposer une plainte formelle. Suivront ensuite une évaluation de la recevabilité et une enquête. Si celle-ci confirme la validité de la dénonciation, la plainte échouera sur le bureau du recteur, Luc Vinet, qui est responsable de l'application de la politique contre le harcèlement de l'UdeM. Le Comité de discipline de l'UdeM sera alors convoqué. Selon Pascale Poudrette, c'est le lot d'une ou deux plaintes par année. *« Le processus de traitement peut être long,* admet Mme Poudrette, *donc notre but est toujours d'intervenir avant que les problèmes n'empirent. Au fond, ce que les gens veulent, c'est que ça arrête. »* Les situations conflictuelles latentes ont tendance à dégénérer avec le temps. Étudiants et employés ont donc tout intérêt à les dénoncer plus tôt que tard.

La Semaine de prévention du harcèlement aura lieu du 16 au 20 mars prochain à l'UdeM.

En 2005, le harcèlement psychologique représentait 64 % des cas. Suivaient ensuite le harcèlement discriminatoire (14 %), le harcèlement sexuel (13 %) et le harcèlement criminel (7 %). Dans 3 % des cas, les plaignants n'ont pas spécifié le type de harcèlement qu'ils vivaient.

Source : *BIMH, Rapport d'activités 2004-2005*

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 8

La FEUQ fête ses 20 ans

Le 11 février dernier, la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) célébrait son 20e anniversaire. La mission de la FEUQ est de représenter, par l'intermédiaire de ses associations membres, les étudiants universitaires, de promouvoir, de protéger et de défendre leurs intérêts ainsi que leurs droits académiques, sociaux, culturels et économiques. Depuis sa création, la FEUQ s'emploie à défendre une éducation humaniste comme choix de société. Elle s'attarde aussi à défendre ses membres avant, pendant et après leur passage à l'université en revendiquant une éducation accessible et de qualité.

Fonctionnement

Représentant 15 associations étudiantes universitaires et 120 000 membres à la grandeur du Québec, la FEUQ fonctionne selon un processus de démocratie représentative. Les associations membres, dont la FAÉCUM fait partie, se réunissent à l'assemblée générale annuelle, ainsi qu'en congrès quatre à cinq fois par année afin d'élire le conseil exécutif, de fixer les orientations, de développer le contenu par l'adoption d'avis, de mémoires et de recherches, et de planifier et faire le suivi du plan d'action annuel.

Quelques faits marquants

Depuis sa création, la FEUQ a permis d'améliorer de maintes façons les conditions socioéconomiques et académiques des étudiants universitaires. Elle a notamment permis d'obtenir et de maintenir, de 1994 à 2007, un gel des frais de scolarité, ce qui fait en sorte qu'encore aujourd'hui, les étudiants universitaires québécois ont les frais de scolarité les plus bas en Amérique du Nord.

Elle a également contribué, en 1999, à une entente entre le gouvernement du Québec et la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire (FCBEM) qui apporta 70 M$ supplémentaires en éducation postsecondaire, la moitié servant à diminuer le plafond de prêts de l'Aide financière aux études de 25 %, l'autre à l'embauche de professeurs et à l'achat de matériel pédagogique (livres et ordinateurs).

En 2000, lors du Sommet du Québec et de la Jeunesse, la FEUQ réussit à obtenir un investissement en éducation d'un milliard de dollars sur trois ans du gouvernement du Québec. La FEUQ gagna, la même année, l'exonération fiscale des bourses d'études auprès du gouvernement québécois. En 2006, la FEUQ obtint l'exonération fiscale complète des bourses, alors que le gouvernement fédéral annonçait que les bourses que reçoivent les étudiants ne seraient plus imposables. Profitant principalement aux étudiants des cycles supérieurs, l'exonération fiscale des bourses pour les étudiants permet de leur faire économiser chaque année plusieurs milliers de dollars d'impôts.

Pour les étudiants internationaux, la FEUQ décrocha, en 2004, le droit pour ces derniers de travailler hors campus, partout au Canada, pendant toute la durée de leurs études. Cette mesure permet, d'une part, de faire prendre conscience de la situation socioéconomique précaire de ces étudiants et, d'autre part, de leur faciliter la tâche pour obtenir les permis nécessaires afin d'avoir un revenu décent durant leur séjour au pays.

En 2005, suite à une mobilisation d'envergure, la FEUQ força le réinvestissement de 103 M$ annuellement en aide financière aux études, à la suite des coupes effectuées en 2004. La FEUQ est alors un des piliers dans la coordination de la campagne de mobilisation et fait partie, avec la FECQ, des négociations permettant de mettre fin à la grève par le retour intégral des 103 M$ permettant le rétablissement des plafonds de prêts à leur niveau initial.

L'an dernier, la FEUQ a convaincu le gouvernement du Québec d'imposer un règlement limitant et encadrant la hausse des frais institutionnels obligatoires (FIO) dans les universités. Concrètement, à l'Université de Montréal, cela a aidé la FAÉCUM à faire réduire substantiellement la hausse des FIO de 500 $ par année, qui avait été annoncée par l'administration.

En 2008, la FEUQ obtint une couverture équivalant à la CSST pour tous les étudiants-chercheurs universitaires. On reconnaît alors des droits aux étudiants, équivalant à ceux du personnel universitaire travaillant dans ces mêmes laboratoires.

Enfin, cette année, les représentations de la FEUQ ont mené à la création d'une table de réflexion sur la rémunération des stages en enseignement, à laquelle elle siège, en compagnie du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport (MELS) et de la Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec (CREPUQ). Il s'agit là de la première étape visant à l'implantation de la rémunération du dernier stage en enseignement pour l'ensemble du Québec et d'un premier pas vers une politique plus générale de la rémunération des stages obligatoires pour une série de programmes universitaires.

Et la FAÉCUM dans tout ça

Faisant partie des associations fondatrices de la FEUQ, la FAÉCUM a adopté, lors de son dernier conseil central, un plan de redynamisation de la FEUQ, afin de rendre cette dernière plus efficace et de lui permettre de rejoindre plus d'étudiants. Depuis 20 ans, la FAÉCUM travaille activement au sein de la FEUQ pour faire avancer les dossiers qui touchent les étudiants de l'Université de Montréal. Par leur condition particulière, les étudiants universitaires évoluent au sein de dynamiques similaires et vivent des problèmes semblables quelle que soit l'université québécoise où ils étudient. Pour être en mesure d'améliorer leurs conditions de vie et d'études et la qualité de l'enseignement, nous nous devons de nous unir.

Pour la FAÉCUM, la FEUQ constitue un moyen de représentation politique nationale permettant d'atteindre ses objectifs. Il est important pour nous de toujours travailler à l'amélioration de cet organisme, de le rendre plus efficace, afin que les étudiants de l'Université de Montréal en retirent un maximum de bénéfices et obtiennent une représentation à leur image.

Jonathan Lafontaine, coordonnateur aux affaires externes

L'UdeM s'engage dans la voie du financement intégré

L'Université de Montréal par le biais du Conseil de la Faculté des études supérieures et postdoctorales (FESP) s'est engagée pour la première fois officiellement sur la voie du financement intégré. En effet, à la suite des demandes répétées de la FAÉCUM, elle a adopté les principes directeurs suivants :

Principes directeurs de la stratégie d'intervention sur le financement étudiant de la Faculté des études supérieures et postdoctorales.

Reconnaître :

a) Que le support financier aux étudiants est une composante déterminante de la durée des études et de leur aboutissement;
b) Qu'une offre de soutien financier peut jouer un rôle dans les stratégies de recrutement pour les programmes de formation à la recherche.

Accepter la notion de financement intégré consiste à :

a) Coordonner, par des montages, l'ensemble des mesures de support financier aux étudiants, quelle qu'en soit la source;
b) Reconnaître que ce financement est une responsabilité partagée entre l'ensemble des intervenants pertinents (entre autres : FESP, facultés disciplinaires, professeurs et chercheurs, directions de programmes et partenaires externes);
c) Intégrer dans la planification et l'opérationnalisation budgétaires les conséquences que ces dernières pourraient avoir sur le financement des étudiants.

Se donner comme objectif institutionnel d'assurer, à tous les étudiants inscrits à des programmes de formation à la recherche de deuxième et de troisième cycles (définis par l'éligibilité des programmes d'études aux concours de bourses des grands conseils subventionnaires canadiens), un revenu minimum pour une durée déterminée.

Nous croyons qu'il s'agit de la première étape vers la mise sur pied du financement intégré dans l'ensemble des programmes de recherche des cycles supérieurs. Bien entendu, cela nous force toutefois à nous attarder aussi à la condition des étudiants dans un cheminement professionnel. Il s'agira, pour le futur, de s'assurer que ces programmes soient aussi valorisés par l'administration universitaire.

Le budget 2009-2010 de l'Université de Montréal

L'administration de l'Université de Montréal est présentement en train d'élaborer son budget pour l'année 2009-2010. La FAÉCUM a récemment rencontré certains membres de l'équipe du recteur afin de leur faire part de nos priorités budgétaires. Nous en avons donc profité pour souligner l'importance de passer de la parole aux actes en matière de financement intégré. Conséquemment, nous croyons que l'Université doit, dès l'année prochaine, augmenter les sommes allouées à l'auxiliariat d'enseignement et de recherche et le montant des bourses d'études pour les étudiants des cycles supérieurs. Nous espérons que l'administration évaluera les différentes allocations de fonds en fonction de l'impact qu'ils auront sur le financement des étudiants, comme elle s'est engagée à le faire.

Louis-François Brodeur, coordonnateur aux affaires académiques de cycles supérieurs

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

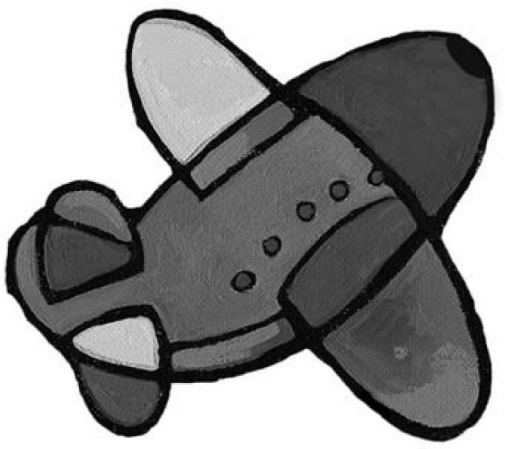
_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 9

SAE
Un PLUS pour mes études

Action humanitaire et communautaire

Prix Club Voyages

Se rendre utile au loin !



Prix d'une **Valeur de 500 $** destiné aux étudiants qui souhaitent réaliser un projet communautaire ou une œuvre humanitaire à l'étranger. Le prix est échangeable uniquement contre un produit offert par Club Voyages Côtes-des-Neiges dans le cadre d'un projet soumis au cours de l'année 2008-2009.

Pour connaître tous les critères d'admissibilité et obtenir les documents de soumission de candidature, consultez le site Web de l'Action humanitaire et communautaire.

Date limite d'inscription : **16 mars à 17 h**

N.B. Ce prix est non monnayable et est offert exclusivement aux étudiants de l'U de M inscrits à temps plein.

www.serdahc.umontreal.ca
514 343-6394
Pavillon 3200, rue Jean-Brillant, local B-2375

club voyages Côte-des-Neiges

Services aux étudiants

Université de Montréal

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 10

COURRIER DES LECTEURS :

Réagissez aux articles !

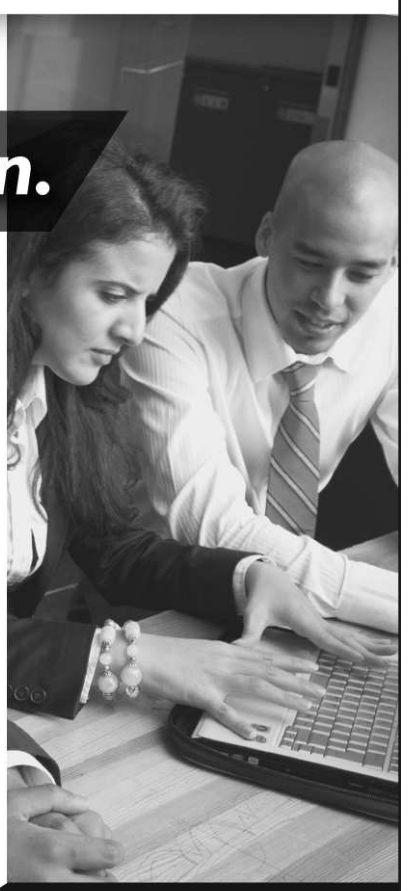
Laissez libre cours à votre plume et envoyez un court texte de 3 000 caractères ou moins et nous nous ferons un plaisir de vous publier.
Écrivez à : info @quartierlibre.ca

Profitez de l'été pour faire avancer vos études.

Choisissez parmi 300 cours offerts en mai, juin ou juillet

www.mcgill.ca/summer

Votre vision *en action.*



Graduate Diploma in Business Administration (GDBA)

Le diplôme de 2e cycle en administration des affaires de l'Université Concordia est conçu tout spécialement pour les étudiants souhaitant renforcer leur formation de 1er cycle en acquérant de solides bases en commerce. Aucune expérience professionnelle ni test d'admission en gestion tel que le GMAT ne sont requis. Quel que soit votre domaine d'études, vous posséderez en moins d'un an les compétences nécessaires pour vous réaliser votre vision.

Nous acceptons actuellement les demandes d'admission pour la rentrée de septembre 2009. Pour plus de détails, consultez notre site *johnmolson.concordia.ca/gdba*.

CAMPUS

BRÈVES CAMPUS

Tous les coups ne sont pas permis

Le combat ultime XMMA7 Inferno, présenté au CEPSUM le vendredi 27 février, suscite l'ire du rectorat de l'UdeM. *« Nous ne sommes pas particulièrement heureux de voir cet évènement à l'affiche. Il ne cadre pas avec l'image que l'Université souhaite projeter »*, se désole Alexandre Chabot, vice-recteur adjoint à la vie étudiante. Selon lui, le CEPSUM aurait dû consulter l'UdeM avant de signer ce contrat avec le promoteur. *« Avant, le CEPSUM avait une certaine latitude. Nous devrons peut-être leur imposer des balises à l'avenir »*, affirme M. Chabot.

Les combats présentés au CEPSUM frôlent l'illégalité en sol québécois, où la Loi sur la sécurité dans les sports interdit aux combattants d'asséner des coups au genou et de frapper l'adversaire à l'aide de la pointe du coude, notamment. Interrogée sur les sanctions auxquelles s'exposerait un combattant qui enfreindrait cette loi, Colette Lépinay, agente d'information de la Régie de l'alcool, des courses et des jeux du Québec, a refusé de *« se prononcer sur des situations hypothétiques »*. Elle juge que les arbitres de la Régie présents au CEPSUM *« appliqueront les règlements »*. Il est à noter que la Loi sur la sécurité dans les sports interdit également d'utiliser un langage « vulgaire » ou « déplacé » sur le ring. **(Mélanie MARQUIS)**

Un pas de plus vers la vente du 1420, Mont-Royal

L'UdeM a franchi une nouvelle étape dans sa volonté de vendre le pavillon du 1420, Mont-Royal. Le processus de modification du plan d'urbanisme, qui permettrait l'achat du terrain par le promoteur immobilier Catania, a avancé d'un pas avec les audiences publiques convoquées par l'Office de consultation publique de Montréal, qui ont eu lieu du 16 au 18 février. Une étape obligatoire, car le bâtiment est situé sur le territoire protégé du parc du Mont-Royal. Au Centre communautaire intergénérationnel de l'arrondissement d'Outremont, certains citoyens ont été étonnés de constater l'avancement du projet de l'équipe de Paolo Catania alors que la vente n'a pas encore été validée. *« On est toujours à l'étape de projet »*, affirme Gilles Dufort, chef de division au Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise de la Ville de Montréal. Mais, selon ce dernier, *« il devient difficile de faire une recommandation ou une modification du plan d'urbanisme, sans se poser des questions sur le projet qui pourrait être réalisé suite à cette même modification. C'est pour cela qu'on traite les deux en parallèle. »*

Seule une approbation référendaire du voisinage du 1420, Mont-Royal permettra à la Ville de valider la modification de zonage et, du même coup, l'accord de vente final. Guy Breton, vice-recteur exécutif de l'UdeM, et Paolo Catania n'ont pas souhaité dévoiler le montant prévu pour la vente du bâtiment. **(Charles MATHON)**

Soirée de clôture de la Semaine interculturelle

C'était presque comme dans les contes de Shéhérazade, mais sans les majestueux tapis persans. La gastronomie éclectique illustrait à merveille l'interculturalité qui règne à l'UdeM. Des merguez, des baklavas et autres délices d'Orient ont été servis à la centaine de personnes réunies, le vendredi 13 février, au 2e étage du pavillon 3200, Jean-Brillant. Les convives plus chauvins pouvaient, pour leur part, compter sur un nectar typiquement québécois pour se désaltérer : la Boréale. Cet évènement, intitulé le Festin des mille et une nuits, conviait les participants à profiter d'une soirée riche en spectacles. La conteuse québécoise Sylvie Belleau, le groupe de ballet folklorique Aziza et l'orchestre Charki, composé notamment de membres du groupe Syncop, ont agrémenté la soirée des invités.

L'évènement clôturait une semaine d'ateliers, de conférences, de tables rondes, d'expositions photographiques et autres kiosques de différents acteurs du milieu. **(Stéphane WAFFO)**

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 11

Jeux olympiques de Vancouver

LA ROUTE VERS L'OUEST

Pour plusieurs athlètes canadiens, gagner une médaille olympique à Vancouver en 2010 serait une consécration. Valérie Lambert, présentement classée sixième au pays en patinage courte piste, est l'une de celles qui nourrissent cette ambition. Portrait d'une jeune femme dynamique et déterminée.

Céline FABRIES

Valérie Lambert, 20 ans, est étudiante en sciences biomédicales à l'UdeM. Originaire de Sherbrooke, elle a commencé à patiner à l'âge de cinq ans, dans une ville où le patinage de vitesse a une grande histoire. Depuis 1980, il y a toujours eu des Sherbrookois aux Jeux olympiques d'hiver. *« Mes parents voulaient que je fasse du patin. Ils hésitaient entre le hockey et le patinage artistique, mais finalement ils ont vu du patinage de vitesse à la télévision aux Jeux olympiques. C'était donc un juste milieu entre les deux »*, explique Valérie Lambert.

La patineuse, spécialiste du 500 mètres, fait partie de l'équipe nationale de patinage de vitesse du Canada depuis trois ans. Récemment, en Allemagne, Valérie Lambert a terminé en sixième position lors de la dernière étape de la Coupe du monde de patinage de vitesse. Depuis la Chine, où elle se trouvait pour participer aux Universiades d'hiver, Valérie Lambert explique qu'il est difficile de concilier études et sport de haut niveau : *« La majorité des athlètes ont abandonné l'école pour leur sport, mais c'est vraiment important pour moi de continuer mes études. »* En plus de ses trois cours à l'UdeM et de ses nombreuses compétitions, Valérie s'entraîne quatre heures par jour, sauf le samedi. *« Valérie est perfectionniste, elle est très exigeante envers elle-même et les autres, elle veut toujours faire plus »*, raconte sa mère, Jocelyne Maclure.

PHOTO : SIMON P.

Valérie Lambert a remporté le Championnat canadien junior sur 500 mètres en 2007 et la médaille de bronze au relais du Championnat du monde junior en 2008.

PLUS QUE SIX MOIS

Valérie Lambert n'espère rien de moins qu'une qualification pour les Jeux olympiques qui se tiendront à Vancouver entre le 12 et le 28 février 2010. Les sélections pour ces Jeux – les premiers à se tenir au Canada depuis les Jeux d'hiver de Calgary, en 1988 – auront lieu en août. Martin Gagné, l'entraîneur de Valérie Lambert, estime que cette dernière est capable de décrocher l'une des cinq places disponibles au sein de l'équipe nationale. *« Le Canada a de grandes chances de gagner des médailles sur courte piste et c'est la spécialité de Valérie »*, indique-t-il. Afin d'être retenue, Valérie Lambert devra être au sommet de sa forme physique. *« Pour exceller sur 500 mètres, il faut être une triathlète, c'est-à-dire travailler le 500 mètres, mais aussi le 1 000 et le 1 500 mètres »*, explique Martin Gagné.

Une sélection olympique nécessite une excellente préparation physique et psychologique. La formule gagnante ? *« Ça se passe à 80 % dans la tête et à 20 % dans les jambes. »* C'est Maryse Perreault, championne mondiale sur courte piste en 1982, qui le dit. Celle qui a pris Valérie Lambert sous son aile pendant environ trois ans juge que celle-ci *« a appris à travailler très fort et à ne pas miser seulement sur son talent »*. Selon Mme Perreault, la jeune patineuse *« peut aller loin »*, mais devra encore progresser sur le plan psychologique.

Il reste six mois à Valérie Lambert pour préparer les sélections qui lui ouvriront peut-être les portes de son rêve olympique.

Carabins

DE L'ACTION SUR PLUSIEURS FRONTS

Mélanie MARQUIS

VOLLEYBALL : VICTOIRE ET DÉBOIRES

C'était écrit dans le ciel. Les volleyeuses des Carabins ont fait honneur à leur statut de favorites en remportant le championnat provincial, le 16 février, à l'Université Laval. En deux parties, l'équipe féminine n'a concédé qu'une seule manche à son adversaire, le Rouge et Or. La guigne de l'équipe masculine face au Rouge et Or de l'Université Laval, elle, s'est poursuivie, mais à une différence près : les Carabins ont arraché une partie à l'équipe de Québec. C'était la première fois cette saison. L'équipe masculine a donc encaissé une défaite, ce qui les prive d'une participation au championnat national.

Pour les filles, la prochaine étape est le championnat de Sport interuniversitaire canadien (SIC), qui se tiendra du 26 au 28 février à Fredericton, au Nouveau-Brunswick. Les parties seront retransmises en direct sur Internet.

SKI : TERRAIN GLISSANT

À l'issue d'une troisième fin de semaine de compétition, les skieurs des Carabins ont franchi le cap de la mi-saison. En dévalant la redoutable piste du mont Sutton, certains ont bien failli y laisser des plumes. *« Dès qu'on fait une petite erreur technique sur cette pente, on risque une chute »*, confirme Virginie Jacquemin (sciences biologiques), capitaine de l'équipe de ski de l'UdeM. C'est ce qui est arrivé à Jean-Pierre Abboud (Polytechnique), samedi, et à Laurence Ledoux (HEC Montréal), dimanche. *« À sa deuxième descente, Laurence a chuté et la carre d'un de ses skis l'a coupée au-dessous du genou »*, explique la capitaine. Dans les deux cas, il y a eu plus de peur que de mal. La blessure de Laurence Ledoux est externe et elle devrait reprendre l'entraînement sous peu, tout comme Jean-Pierre Abboud.

Malgré tout, les skieuses sont revenues primées du mont Sutton. Avant de chuter, dimanche, Laurence Ledoux avait eu le temps de remporter l'argent. Marie-Pierre Podtetenev (HEC Montréal), pour sa part, a remporté le bronze samedi et l'argent dimanche. Elles occupent respectivement les 2e et 3e positions au classement individuel.

Le classement par équipe demeure inchangé pour l'équipe féminine, qui trône toujours en 1re position. Elle devance toujours l'Université McGill, mais l'écart se resserre entre les deux. De son côté, l'équipe masculine est reléguée à la quatrième position. La prochaine compétition aura lieu du 28 février au 1er mars, à la station de ski Montcalm.

SOCCER : FILLES ET GARS SUR UNE BONNE VOIE

Le festival offensif de l'équipe féminine de soccer s'est interrompu le temps d'un affrontement contre le Rouge et Or de l'Université Laval, le 21 février. Les Carabins se sont contentés de deux petits buts face à l'équipe qui occupe présentement la première position au classement. Les Carabins ont perdu par la marque de 4 à 2. Avant d'affronter le Rouge et Or, les filles des Carabins avaient fait valser les mailles du filet adverse à vingt-six reprises en seulement trois parties. *« On n'a rien changé à notre style de jeu »*, avait indiqué Kevin McConnell, l'entraîneur-chef de l'équipe féminine.

En vertu de ses dix buts et de ses six passes, Véronique Laverdière (éducation physique et santé) domine toujours le classement individuel interuniversitaire. *« Je profite de chaque occasion devant le filet et je travaille ma finition. C'est à ça que sert la saison intérieure »*, affirme celle qui a été la 2e buteuse canadienne lors de la saison 2007.

Côté masculin, la séquence victorieuse des Carabins s'est poursuivie face au Rouge et Or de l'Université Laval. Grâce à ses trois gains consécutifs, l'équipe masculine demeure invaincue en cinq parties et occupe, de ce fait, la deuxième position au classement interuniversitaire. Cinq points séparent les Carabins des Citadins de l'UQAM.

Lors du dernier affrontement de la saison régulière, les deux équipes affronteront le Vert & Or de l'Université de Sherbrooke. Les parties auront lieu le 1er mars.

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 12

Étudiez l'espagnol cet été.
À Laval ou Longueuil.

Espagnol élémentaire
ESP1991
4 mai au 23 juin
Lundi au jeudi
13 h à 16 h

Campus de LAVAL
Complexe Daniel-Johnson
2572, boul. Daniel-Johnson
2e étage
450 686.4777
1 877 620.4777

Espagnol élémentaire
ESP1991
4 mai au 23 juin
Lundi au jeudi
9 h à 12 h

Campus de LONGUEUIL
Édifice Port-de-Mer
101, Place Charles-Le Moyne
Longueuil
450 651.4777
1 877 651.4777

10 ans les CAMPUS RÉGIONAUX

PRINTEMPS / ÉTÉ 2009
INSCRIPTION EN COURS
www.campusregionaux.umontreal.ca

Université de Montréal

CAMPUS

Erratum

Quelques erreurs se sont glissées dans l'article « Futurs avocats à la défense de l'environnement », paru dans le numéro 10 de *Quartier Libre*, le 28 janvier. D'abord, la citation de Mme Ginette St Louis, *« on ne lit pas forcément la jurisprudence incluse dans les recueils, car cela n'intéresse qu'un nombre limité de personnes qui souhaitent approfondir un sujet »*, aurait dû se lire ainsi : *« On ne lit pas forcément la jurisprudence **facultative** incluse dans les recueils, car cela n'intéresse qu'un nombre limité de personnes qui souhaitent approfondir un sujet. »*

Ginette St Louis tient aussi à préciser que la citation où elle suggère de réduire le nombre de pages des recueils de droit de l'UdeM ne fait pas référence au recueil *Droit des professionnels*, mentionné dans le même article.

Les **Diplômés**
Université de Montréal

1934 2009
EN ASSOCIATION AVEC LE SAVOIR
DEPUIS 75 ANS

Nous comptons sur toutes vos facultés
250 000 diplômés
10 000 nouveaux diplômés par année

Le plus important réseau de diplômés universitaires francophones en Amérique célèbre ses **75** ans.

3744, rue Jean-Brillant, bureau 410 Téléphone : 514 343-6230
Courriel : diplomes@umontreal.ca
Site : www.diplomes.umontreal.ca

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 13

Transport écologique

LA MOTONEIGE AU SENS PROPRE

Énergivore, bruyante, nauséabonde... Depuis plusieurs années, la motoneige est la cible de nombreuses attaques tant de la part d'environnementalistes que de citoyens. Mais au Québec, des universitaires travaillent à l'élaboration de modèles alternatifs afin d'améliorer le bilan environnemental du bolide. Portraits de motoneiges non conventionnelles.

Hubert RIOUX

À l'École de technologie supérieure (ÉTS), l'équipe du club Québec université ingénierie (QUIÉTS), travaille depuis l'automne 2007 à la conception et à l'amélioration d'une motoneige fonctionnant à l'éthanol. Le club, créé en 2003 et composé de 12 membres, a présenté un prototype de ce véhicule à l'hiver 2008 au Clean Snowmobile Challenge. Cette compétition interuniversitaire américaine invite chaque année des étudiants en ingénierie du Canada et des États-Unis à développer des motoneiges moins polluantes. Or, l'an dernier, le Clean Snowmobile Challenge a exigé que les équipes, dans la catégorie moteur à combustion interne, présentent un modèle carburant avec de l'essence comprenant au moins 85 % d'éthanol à base de maïs.

Alexandre Gaboury, le président du club QUIÉTS qui présentera cette année une version améliorée du véhicule au Clean Snowmobile Challenge, admet que s'adapter aux nouvelles règles de la compétition n'a pas été chose facile. Tout moteur à essence peut tourner avec 10 % d'éthanol, mais le rendre fonctionnel avec du carburant composé d'éthanol à 85 % implique des modifications. Le club a donc complètement refait le moteur d'une motoneige commerciale.

Aux dires du président de QUIÉTS, le moteur que son équipe a repensé comporte l'avantage d'être moins bruyant que le modèle commercial typique. À une vitesse de 70 km/h, la motoneige émet 72 décibels, l'équivalent du bruit d'un lave-vaisselle, alors que celui d'une motoneige typique est de 85 décibels, l'équivalent du trafic urbain. De plus, la motoneige roulant à l'éthanol a la particularité de sentir le maïs, contrairement à la motoneige à essence. *« L'odeur de notre motoneige est différente, mais pas nécessairement désagréable »*, témoigne M. Gaboury.

PHOTO : HUBERT RIOUX

La motoneige électrique de l'Université McGill est une pionnière dans le domaine des motoneiges propres.

L'AVENUE ÉLECTRIQUE

À l'Université McGill, l'équipe des étudiants en ingénierie a plutôt opté pour le développement d'une motoneige électrique. Mais avec une autonomie de 30 km à une vitesse 15 à 20 km/h, leur modèle est loin de concurrencer, côté performance, le moteur des motoneiges à essence ou à éthanol. Simon Ouellette, le chargé de projet, est toutefois très fier d'expliquer que son bolide est un précurseur dans le domaine. En 2004, l'Université a présenté sa première version de la motoneige électrique au Clean Snowmobile Challenge, alors que les compétiteurs n'avaient que des moteurs à essence. Deux ans plus tard, l'engouement pour ce type de technologie était tel que la compétition créait une section réservée aux moteurs électriques.

M. Ouellette affirme également avoir trouvé une vocation pour la technologie que son équipe développe depuis 2003. En effet, plusieurs stations de ski souhaitent aujourd'hui faire l'acquisition de véhicules similaires, afin de rendre leurs opérations de nettoyage ou de patrouille moins polluantes.

C'est ainsi que M. Ouellette et la motoneige électrique se sont envolés vers la France dans le but de prendre part aux opérations des Championnats du monde de ski alpin qui se sont tenus à Val d'Isère du 2 au 15 février. Afin de rendre leurs opérations plus propres, les organisateurs avaient fait appel au bolide de l'équipe de l'Université McGill, pour *« assurer le transport des blessés ou encore procéder au* ramassage *des déchets sur les pistes »*, raconte Simon Ouelette.

Au Québec, l'équipe est également en négociation avec la station de ski du mont Saint-Sauveur. Le directeur marketing de mont Saint-Sauveur international, Christian Dufour explique : *« Le mont Saint-Sauveur a pris un virage vert depuis les dernières années. Nous souhaitons diminuer notre consommation d'essence. Avec M. Ouellette, nous sommes au stade d'analyse, nous voulons encourager le développement du moteur électrique »*.

PHOTO : HUBERT RIOUX

La motoneige écologique de l'École de technologie supérieure roule avec un carburant composé à 85 % d'éthanol à base de maïs.

Contrairement à la motoneige à l'éthanol, la motoneige électrique a l'avantage d'être complètement inodore, de ne pas rejeter de particules fines et d'être très peu bruyante.

PLAISIR COUPABLE

Au Centre national du transport avancé, un organisme à but non lucratif qui se voue au développement et au déploiement d'innovations technologiques, le directeur technique, Sylvain Dufour, dresse un portrait noir de la motoneige de randonnée, qu'elle fonctionne à l'éthanol ou non **[voir encadré]**. *« La bonne solution, c'est de ne pas en faire et de remplacer l'activité par du ski du fond »*, tranche-t-il. Bien qu'il soit un fervent détracteur de son usage récréotouristique, il reconnaît tout de même que la motoneige peut être utile dans certains endroits difficiles d'accès.

À la Fédération des clubs de motoneigistes du Québec, la directrice des communications, Audrey Brossard, croit pour sa part qu'il faut considérer l'axe social et économique en plus de l'axe environnemental. *« Au Québec, la motoneige a des retombées de plus d'un milliard de dollars. C'est un réseau social de plus de 4 500 bénévoles. Il faut voir l'activité dans un aspect plus global »*, rétorque-t-elle.

Mme Brossard affirme également que de nombreux efforts sont déployés depuis les dernières années pour améliorer la motoneige sur le plan environnemental. Selon elle, le moteur à quatre temps qui réduit à la fois la consommation d'essence, l'émission de particules fines et le bruit, est de plus en plus populaire.

C'est d'ailleurs dans un esprit de promotion des technologies vertes que la Fédération des clubs de motoneigistes du Québec soutient les activités du club QUIÉTS en leur donnant de la visibilité. La FCMQ dit également s'intéresser au projet de l'Université McGill.

La performance environnementale de l'éthanol

L'éthanol de première génération, fabriqué à partir de produits agricoles comme le maïs, est non seulement pointé du doigt par les environnementalistes pour son utilisation controversée des terres fertiles, mais également pour son bilan énergétique moins reluisant qu'il n'y paraît. Alexandre Gaboury, le président du club Québec université ingénierie de l'ÉTS, explique que pour émettre une énergie équivalente, il faut 40 % plus d'éthanol que d'essence en terme de volume. Malgré tout, cela représente une réduction de 60 % des émissions polluantes. Cependant, le rapport s'amenuise lorsqu'on tient compte du cycle de vie complet de l'éthanol, c'est-à-dire de la culture à la combustion en passant par le transport à la station-service. *« Au total, les émissions polluantes ne représentent qu'une diminution de 6 % par rapport à l'essence »*, analyse M. Gaboury.

Mais pour l'équipe de l'ÉTS, l'éthanol de deuxième génération a un avenir très prometteur. Cet éthanol, dit cellulosique, est produit à partir de résidus forestiers, agricoles ou de déchets domestiques et ne détourne pas des terres agricoles de leur vocation alimentaire. Ainsi, *« il y a moins d'énergie utilisée pour la récolte et la transformation »*, soutient Alexandre Gaboury.

Chez Greenpeace, le directeur général de l'aile québécoise, Éric Parier, reste prudent lorsqu'on aborde la question de l'éthanol cellulosique. *« On est encore à une étape précommerciale, on est loin de la production à grande échelle* [...] *Utiliser de la biomasse pour produire de l'énergie sous forme liquide, c'est inefficace »*, croit M. Parier. Son organisme prône plutôt l'utilisation de cette énergie pour produire de l'électricité et de la chaleur à une échelle locale. Ainsi, on réduit les émissions polluantes liées à la transformation de la biomasse en éthanol et celles engendrées par les nombreuses étapes pour son transport vers les stations-service.

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 14

Vieillissement de la population en milieu carcéral

QUAND LE CRIME PREND DE L'ÂGE

Âgé de 93 ans, Philippe Hamelin a récemment été reconnu coupable d'inceste et de voies de fait sur ses deux filles. Mais contrairement à certaines attentes, plutôt que d'écoper d'une peine de prison, l'homme a été condamné à purger sa peine dans la collectivité. Il n'en fallait pas plus pour que le débat sur la criminalité chez les aînés ne soit relancé.

Stéphane WAFFO

Au palais de justice de Montréal, le 27 janvier dernier, Philippe Hamelin a été condamné à purger deux ans moins un jour dans la collectivité pour des agressions sexuelles commises à l'endroit de ses deux filles, il y a une cinquantaine d'années. L'homme pratiquement sourd et aveugle, atteint de la maladie d'Alzheimer et se déplaçant en fauteuil roulant, le juge a estimé que l'état de santé de M. Hamelin était trop fragile pour l'envoyer derrière les barreaux.

Le cas de M. Hamelin n'est pas isolé. Ailleurs dans le monde, d'autres exemples de criminels âgés ne pouvant être admis en prison ont été répertoriés. En 2007, à Newcastle, un juge britannique avait estimé un homme de 71 ans trop âgé pour être emprisonné. En France, Maurice Papon, haut fonctionnaire du régime de Vichy, condamné en 1999 à dix ans de prison pour crimes contre l'humanité, a été libéré en 2002 à l'âge de 92 ans, pour des raisons de santé.

« Dans la représentation populaire, la seule punition [envisageable] *c'est l'emprisonnement »*, explique Pierre Landreville, professeur retraité de l'École de criminologie de l'Université de Montréal. Selon lui, *« la prison n'est pas la seule façon d'être condamné »*. Il croit que, comme dans le cas Hamelin, certaines victimes n'ont parfois besoin que d'*« une reconnaissance publique de la culpabilité »*.

M. Landreville rappelle également que *« la majorité des coupables ne sont pas incarcérés »*. En dehors de la prison, il existe d'autres formes de punitions, comme les *« amendes, le travail d'intérêt général et les peines d'emprisonnement avec sursis »*. Selon lui, la justice devra de plus en plus faire face à des cas de criminels âgés, conséquence du vieillissement de la population.

CONDAMNÉS VIEILLISSANTS

Suivant la courbe démographique de la société, la population carcérale vieillit. Au Canada, le nombre de prisonniers de 50 ans et plus dans les pénitenciers fédéraux a augmenté de 3,5 % entre 2002 et 2007 et l'âge moyen des personnes condamnées à des peines de 15 ans et plus est passé de 34 à 42 ans. Ce sont là quelques chiffres recensés dans le mémoire de maîtrise de démographie d'Anne-Laure Tesseron : *Le vieillissement de la population carcérale sous responsabilité fédérale au Canada*. Selon elle, le lien entre vieillissement de la population et vieillissement de la criminalité n'est pas simple. *« Ce n'est pas parce que la société vieillit que les criminels vieillissent »*, explique-t-elle. Le vieillissement observable parmi les individus en milieu carcéral serait plutôt dû au durcissement législatif et politique au pays, soutient-elle.

En effet, depuis l'abolition de la peine de mort au Canada, en 1976, certains délits sont aujourd'hui plus sévèrement punis par la loi qu'auparavant : *« En 1976, les mesures législatives concernant l'homicide ont fixé une peine minimale de 25 ans avant d'être admissible à une liberté conditionnelle »*, explique Mme Tesseron. Les prisonniers vieillissent donc au sein même des pénitenciers. Aussi, *« certains délits sont dénoncés tardivement, élevant ainsi l'âge d'admission des contrevenants comme ce fut le cas dans l'affaire Guy Cloutier »*, ajoute Mme Tesseron.

DES PRISONS SPÉCIALISÉES

Dans la ville de Singen, en Allemagne, une prison pour aînés existe depuis les années 1970. Seuls les criminels âgés de plus de 62 ans y sont admis. Selon le Dr Michael Hübner, porte-parole de la ville, plusieurs résidents ne se doutent même pas que cette prison existe. Ayant grandi à proximité de la prison, le Dr Hübner se rappelle *« des duos de prisonniers marchant régulièrement dans une petite épicerie »*.

Verra-t-on un jour ici, au Québec, une telle prison ? Les avis des experts sont partagés. Pour l'avocat criminaliste Richard Dubé, *« c'est une idée originale qui, effectivement, va peut-être devoir être appliquée bientôt à cause du vieillissement de la population des baby-boomers »*.

De son côté, André Normandeau, criminologue, professeur à l'Université de Montréal et conseiller invité au ministère de la Justice des États-Unis, ne croit pas qu'*« une prison strictement pour personnes âgées serait viable »*. Au mieux, il croit qu'une section adaptée à leurs besoins serait plus appropriée.

PHOTO : NIKITA BUIDA

Le centre de détention du village de Krivets, situé au Nord de Moscou, en Russie, accueille de nombreuses personnes âgées.

Anne-Laure Tesseron considère elle aussi davantage cette avenue et donne l'exemple des États-Unis, *« où des ailes annexes sont réservées aux personnes âgées avec des activités et installations adéquates, ne serait-ce que des barres d'appui dans les douches »*. Toutefois, Mme Tesseron considère que plusieurs questions devront être soulevées avant même de penser à voir un tel projet se développer au Canada. *« Quel personnel y travaillerait ? Avec quel argent entretiendrait-on ces pénitenciers ?»*, questionne-t-elle.

Au Canada les coûts d'incarcération d'un prisonnier en pénitencier représentent environ 62 000 dollars par an. De quoi donner des idées à certaines personnes. Dans un article du quotidien *Le Monde* paru en décembre, le journaliste Philippe Mesmer rapporte qu'au Japon, le nombre de personnes âgées reconnues coupables de crimes et délits a quintuplé en vingt ans. Une étude menée par le gouvernement japonais sur le sujet a révélé que la principale cause de cette délinquance était le manque de ressources des personnes âgées qui souhaitaient être prises en charge.

Université d'Ottawa

Études supérieures au
Département de **criminologie** **M.A., M.C.A. et Ph.D.**

Étudiez dans un milieu stimulant avec des professeurs dévoués et un corps étudiant dynamique.

Le Département de criminologie est à la fine pointe de la recherche
dans de nombreux domaines comme les droits de la personne, les femmes et le terrorisme, Internet et la surveillance, les condamnations injustifiées, la santé et la réglementation, la danse en prison, la logique du risque, l'industrie du sexe et la violence contre les femmes...

La Faculté des sciences sociales offre un appui financier généreux.

uOttawa
Faculté des sciences sociales
Faculty of Social Sciences

Pour plus d'information, visitez
www.sciencessociales.uOttawa.ca/crm

Melissa Munn
Étudiante au doctorat

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 15

SOCIÉTÉ

Chronique livre

LA SOUFFRANCE INVISIBLE

La guerre laisse des séquelles profondes et ce, tant chez les reporters que chez les soldats. *« Que fait-on de la douleur de la guerre quand on revient ? »* C'est la question à laquelle tente de répondre Jean-Paul Mari, reporter au *Nouvel Observateur*, dans son dernier ouvrage : *Sans blessures apparentes – Enquête sur les damnés de la guerre*.

Sophie RENAULDON

Rencontrer la mort, croiser son regard. Voilà ce qui tue un homme de l'intérieur, selon le reporter de guerre Jean-Paul Mari. Des enfants égorgés dans une classe de Sarajevo, le corps d'un journaliste criblé de balles à Moscou, une tête tranchée en deux sur un trottoir de Kigali, l'appel à l'aide d'un ami qui meurt dans les rues de Belfast ou encore l'odeur de la chaux qui brûle les cadavres dans une fosse au Rwanda. Ce sont là des visions, des sons et des odeurs à jamais incrustés dans la mémoire des survivants.

Depuis 30 ans, le journaliste français Jean-Paul Mari a parcouru le monde pour couvrir des conflits, entre autres, au Sri Lanka, en Bosnie, au Liban, en Palestine, au Koweït, au Rwanda ou encore en Irak. Dans son dernier ouvrage, intitulé *Sans blessures apparentes – Enquête sur les damnés de la guerre*, paru aux Éditions Robert Laffont, il livre un récit pour le moins imagé des horreurs de la guerre par le biais d'un habile mélange d'expériences personnelles et de témoignages de survivants.

Pour Jean-Paul Mari, les blessures psychiques subséquentes à la guerre, même si elles sont invisibles, sont aussi destructrices, voire pires que les blessures physiques. Après avoir fait face à la mort, le rescapé *« se sent mort et pourtant il vit. Il ne fait plus partie de ce monde mais n'est pas encore dans l'autre*, explique l'auteur, *il est convaincu d'être fou »*. Un mal difficile à cerner que les victimes tentent souvent de fuir par l'alcool, la drogue, la mutilation ou encore le suicide.

« Se taire, voilà l'issue pour le survivant. La rencontre avec la mort ne se raconte pas : elle est indicible », écrit Jean-Paul Mari. Mettre en mots l'horreur, raconter la mort, voilà le défi qu'a pourtant su relever le journaliste en décrivant de nombreuses sensations vécues : les odeurs des corps calcinés dans le désert du Koweït, le bruit assourdissant des missiles qui pleuvent sur Bagdad, les pleurs et cris désespérés des mères libanaises qui ont perdu leur enfant. Des images si terrifiantes et intenses qu'elles deviennent parfois insupportables pour le lecteur. Malgré tout, l'ouvrage est d'une cruelle efficacité, puisque l'auteur parvient ainsi à rapprocher son lectorat de l'expérience des victimes de la guerre.

En exposant sans retenue un tel sujet, Jean-Paul Mari souhaite briser les tabous : *« L'Horreur ? Personne ne veut l'entendre.* [...] *Indécent. Tabou. Obscène ! »* Il faut cependant affronter le traumatisme estime Jean-Paul Mari, sinon la douleur risque de tuer celui qui la porte. Le livre peut donc être perçu comme une sorte de thérapie pour le journaliste : *« J'écris parce qu'écrire, c'est maîtriser les mots de l'horreur. Écrire c'est brûler vif et ressusciter. »*

Trouver les mots pour exprimer la douleur et la saisir est un travail long et difficile qui nécessite une écoute et parfois même un soutien psychologique. Et si dans *Sans blessures apparentes*, Jean-Paul Mari est parvenu à saisir les mots pour décrire ses expériences, le résultat de sa difficile épreuve est aujourd'hui accessible au lecteur, mais non pas sans douleur.

Métiers d'hiver

À LA PLANCHE

Le jour où on lui a mis un surf des neiges sous les pieds, Patryck Bernier s'est tout de suite senti dans son élément. Si bien qu'aujourd'hui, des milliers de planchistes s'en donnent à cœur joie dans divers parcs de planche à neige du Québec qu'il a lui-même conçus.

Jean-Simon GUAY

PHOTO : JOËL LEMAY

Depuis 20 ans, Patryck Bernier aménage des modules sur les pentes enneigées du Québec afin que les planchistes puissent exercer leur passion du *freestyle*, une branche de la planche à neige axée sur les figures.

Le métier de concepteur de parc à neige consiste d'abord et avant tout à l'évaluation du terrain, c'est-à-dire à l'élaboration d'un plan d'aménagement, à l'analyse des inclinaisons nécessaires, à la propulsion et à l'atterrissage des planchistes et à l'estimation de la quantité de neige nécessaire pour la mise en place d'un projet.

Pour Patryck Bernier, tout a commencé en 1990, à la station de ski Stoneham, alors qu'aucune aire n'était aménagée pour satisfaire le besoin de sensations fortes des planchistes. *« À l'époque, rien n'était conçu pour nous dans les stations de ski, alors on s'est mis à aménager des sauts nous-même, avec notre pelle. J'ai construit ma première demi-lune à Stoneham »*, raconte l'ancien planchiste professionnel. Par la suite, tout s'est enchaîné rapidement pour l'entrepreneur de 35 ans.

En effet, depuis 1994, Patryck Bernier a conçu des demi-lunes et des parcs de planches à neige dans diverses stations de ski du Québec telles que celles des monts Habitant, Avila, Blanc, Gabriel, Saint-Sauveur et Olympia.

UNE MINI-STATION DE SKI

Au pied de la colline du parc Jean-Drapeau, pelle à la main, Patryck Bernier est fier de parler de sa toute dernière réalisation, la Zone 514, le premier parc de planche à neige à Montréal. La conception et la construction ont été entièrement réalisées par Dizzle Entertainment, une compagnie fondée en 2005 dont il est copropriétaire.

Patryck Bernier explique que *« ce qui est primordial lors de la construction d'un module, c'est l'atterrissage. Cette zone doit toujours être plus longue que le saut afin de laisser plus de latitude aux planchistes »*. La Zone 514 mesure environ 18 mètres de largeur par 91 mètres de longueur et est constituée de huit modules. *« C'est comme une mini-station de ski »*, plaisante Patryck Bernier. On y retrouve trois modules de saut et cinq modules de *rail* qui prennent des formes différentes, allant de la rampe à plat à la pyramide. *« Le projet a été spécialement créé pour ceux qui désirent s'initier au freestyle »*, explique le concepteur.

PLANCHER SUR PLUSIEURS PROJETS À LA FOIS

Le métier de Patryck Bernier consiste également à l'organisation d'évènements liés à la planche à neige. Ainsi, hiver comme été, le travail continue.

Outre le projet de la Zone 514, les deux associés de Dizzle Entertainment travaillent présentement à l'élaboration du très populaire Empire Shakedown, rebaptisé cette année le Ride Shakedown, un évènement d'envergure mondiale de planche à neige qui a lieu chaque année, depuis 2002, au mont Saint-Sauveur. Au total, 35 des plus grands planchistes professionnels masculins et, pour la première fois, féminins, sont attendus. L'évènement se tiendra les 3 et 4 avril prochains.

Aimeriez-vous devenir conseiller stratégique en ressources humaines? *

École de gestion John-Molson
Université Concordia

Renseignez-vous sur notre MAÎTRISE ès sciences en administration

Vous apprendrez à :

- faire des recommandations en ce qui concerne le recrutement, l'accueil des nouveaux employés, les relations avec le personnel, la gestion de la performance, l'analyse et la planification des effectifs
- travailler avec une équipe de professionnels afin de guider la mise en application de la stratégie des ressources humaines
- conseiller la direction et le personnel sur tout ce qui touche à la gestion des ressources humaines
- assurer la mise à jour et le développement du système d'information des ressources humaines.

*cette profession est une des nombreuses débouchée offertes aux diplômés de la Maîtrise ès sciences en administration

Quel que soit votre baccalauréat, vous pouvez le combiner à l'une de nos spécialisations.

Pour en savoir plus, veuillez assistez à notre prochaine séance d'information :

mardi 10 mars 2009 à 5:30 p.m., salle GM 409-1
mercredi 25 mars 2009 à 12:00 p.m., salle GM 407-1
jeudi 2 avril 2009 à 5:30 p.m., salle GM 409-1

johnmolson.concordia.ca/msc
514-848-2424, poste 4149

Université Concordia University

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 16

L'Asie du Sud menacée par une pénurie d'eau

QUAND IL NE RESTERA PLUS QUE LA MER À BOIRE

Des centaines de millions de Sud-Asiatiques pourraient souffrir d'une importante pénurie d'eau d'ici 2030. C'est ce qu'ont annoncé deux rapports chocs du Programme des Nations unies pour l'environnement publiés à la mi-février. Et alors que les chercheurs pointent du doigt de nombreuses causes pour expliquer le phénomène, les solutions elles, tardent à venir.

Aryanne BESNER QUINTAL

Dans environ 20 ans, la population mondiale générera deux milliards de tonnes de déchets solides annuellement, selon les données du dernier rapport annuel du Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) publié le 16 février. De cette quantité, la Chine en produira à elle seule 500 millions de tonnes et l'Inde 250 millions. Cette importante production d'ordures, combinée à de nombreux autres facteurs, pourrait plonger près de 750 millions de Sud-Asiatiques vers de graves pénuries d'eau d'ici 2030, indique un autre rapport du PNUE, tout aussi accablant, publié la même semaine.

Sévèrement pointés du doigt par les deux rapports, les changements climatiques seraient les principaux responsables de la pénurie d'eau qui guette l'Asie. D'après ces documents, trois des plus grands bassins fluviaux d'Asie du Sud, soit le Grande-Brahmapoutre-Meghna, l'Indus et l'Helman, seraient tous menacés par les changements climatiques à long terme. *« Environ 67 % des glaciers de l'Himalaya [seraient] en train de fondre, réduisant ainsi le ruissellement glaciaire qui alimente ces rivières »*, peut-on lire dans le Rapport du PNUE.

PHOTO : WORLD BANK PHOTO

Outre les changements climatiques, la forte croissance démographique et la surexploitation des ressources par les populations seraient aussi partiellement responsables de la menace de pénurie d'eau. En effet, alors que près du quart de la population mondiale vit en Asie du Sud, la région ne dispose que de 5 % des réserves d'eau douce à l'échelle de la planète.

Pour Claude Marois, professeur au Département de géographie de l'Université de Montréal, ces facteurs ne peuvent, à eux seuls, expliquer les problèmes de pénurie d'eau. *« Ce ne sont certainement pas les pays les plus populeux qui consomment le plus d'eau. Dans la plupart des pays d'Asie, la consommation d'eau est déjà rationnée et les gens recueillent l'eau de pluie pour survivre, alors qu'au Québec, on consomme l'eau à un rythme plus rapide que le renouvellement naturel de la ressource »*, explique-t-il.

Geneviève Talbot, chargée de programmes en Asie pour l'organisme de solidarité internationale Développement et Paix, abonde dans le même sens. Elle affirme que le problème de l'accès à l'eau en Asie du Sud est davantage lié à l'inégale distribution de la ressource plutôt qu'à sa rareté ou à sa surexploitation. *« Les difficultés d'accès à l'eau aux Philippines et au Cambodge s'expliquent principalement par le contrôle qu'exercent les entreprises privées sur les systèmes de distribution. »* Certaines entreprises asiatiques contrôlent d'importants bassins d'eau potable pour leur production, comme c'est le cas avec les grandes plantations, alors que d'autres sociétés monopolisent les ressources et procèdent à de l'embouteillage. Or, aux dires de Mme Talbot, *« dans ces pays, la majorité de la population n'a pas accès à de l'eau potable. Se procurer de l'eau embouteillée représente 50 % de son revenu »*.

SÉCURITÉ ALIMENTAIRE MENACÉE

Tributaires d'une quantité importante d'eau douce, l'agriculture et la sécurité alimentaire de l'Asie sont également menacées. Selon Véronique Talbot, *« déjà, plusieurs petits propriétaires terriens n'ont d'autres choix que d'employer des engrais chimiques pour pallier au manque d'eau et augmenter la fertilité de leurs sols. »* Une initiative qui n'est toutefois pas sans conséquence pour l'environnement et pour la santé, notamment celle des enfants. En 2007, le taux de mortalité des enfants de moins de cinq ans en Asie du Sud était de 97 pour 1 000 comparativement à 7 pour 1 000 dans les pays industrialisés. Les principales causes des décès étaient les infections et maladies gastriques contractés dans l'eau.

Pour Claude Marois, le véritable problème relatif à l'eau dans les pays en voie de développement est d'ordre sanitaire. *« En périphérie des méga cités comme Mumbai ou Shangai, d'immenses bidonvilles se développent presque sans infrastructures, ce qui entraîne de nombreuses maladies hydriques »*, explique-t-il. L'absence d'un système de traitement des eaux serait en effet la cause de la transmission de nombreuses bactéries. *« Les enfants meurent de gastro entérites, alors qu'ici, on soigne cela aisément »*, illustre-t-il.

Les deux intervenants soutiennent d'ailleurs qu'en investissant davantage dans des programmes d'accès à une eau salubre, notamment à travers des systèmes d'aqueducs, les gouvernements d'Asie pourraient économiser beaucoup d'argent dans le domaine de la santé. Cet argent pourrait par la suite être réinvesti pour connecter des maisons à l'eau courante par exemple. *« En investissant différemment dans des fonds publics, on gagne des sous qui peuvent être réinvestis ailleurs »*, résume Mme Talbot. Par ailleurs, des calculs réalisés par l'ONU démontrent qu'en diminuant de moitié d'ici 2015 le nombre de personnes privées d'accès à l'eau potable et aux égouts, une économie mondiale de 48 milliards de dollars par an pourrait être réalisée.

DES PISTES DE SOLUTION

Parmi les autres solutions proposées pour faire face à l'éventuelle pénurie, dessaler l'eau de mer est l'option souvent avancée par les experts. Or, selon Claude Marois, *« Vous remarquerez que ce ne sont que les pays très riches, comme les Émirats arabes unis ou Israël qui procèdent de cette façon. »* En effet, en utilisant l'osmose inversée, on estime qu'il en coûte 0, 60 dollars pour dessaler un mètre cube d'eau, dans le meilleur des cas. Ainsi, pour produire une tonne de blé, un paysan nécessitera 500 000 litres d'eau qu'il devra payer plus de 300 dollars. Une méthode trop onéreuse pour les pays de l'Asie du Sud. Pays qui, dans l'immédiat, devront travailler de concert au développement de solutions alternatives.

Revue de presse internationale

Marie-Ève VOGHEL ROBERT

La pinte déborde au Bénin

Les grossistes, semi-grossistes, détaillants et tenanciers de bars du Bénin sont en colère. La décision de la Société béninoise de brasserie (Sobebra) d'augmenter le prix des boissons alcoolisées en décembre dernier, a poussé les commerçants à manifester le 12 février. Pendant des heures, ils ont parcouru les rues de Cotonou, la capitale économique du pays, sous haute surveillance policière.

Les manifestants réclament, entre autres, la baisse du prix de vente des produits par la Sobebra. Ils demandent également à la Société plus de neutralité et d'impartialité lors de l'attribution de ses contrats de distribution et de transport. Mais surtout, ils exigent le départ de Patrick Crouzet, le directeur général de la Sobebra.

Les manifestants ont averti la Sobebra que si leurs revendications n'étaient pas prises en compte, ils appelleraient au boycott de ses produits. Leur porte-parole, Jean Ligan, a précisé qu'ils prenaient *« à témoin le gouvernement du Bénin, le peuple béninois tout entier et l'opinion internationale »*.

Sources : *Quotidien Fraternité* (Bénin), *La Nouvelle Tribune* (Bénin)

Billets de la Coupe du monde de soccer 2010 réservés

Les Sud-Africains bénéficieront de 450 000 billets leur étant réservés pour la prochaine Coupe du monde de soccer qui aura lieu dans leur pays, ont annoncé la FIFA et le Comité local organisateur (LOC) de la Coupe du monde 2010. Cette quantité représente environ 15 % des billets qui seront mis en vente tout au long de l'année. Ils offriront aussi, par un fond de responsabilité sociale, 120 000 billets supplémentaires gratuits au public afin qu'il puisse assister à l'évènement. Ces mesures visent à permettre aux Sud-Africains ayant des revenus plus modestes de prendre part aux célébrations.

Quelques jours avant la mise en ventes des premiers billets, Danny Jordaan, chef exécutif du LOC, a expliqué qu'il souhaitait *« voir le stade plein de Sud-Africains pendant la Coupe du monde »*. Il a souligné qu'ils avaient tous contribué à amener la Coupe du monde dans le pays et qu'il était donc normal de permettre au plus grand nombre d'entre eux d'avoir accès à des billets pour un prix abordable.

Tous les billets réservés aux Sud-Africains, sont de catégorie quatre et seront vendus au coût de 25 dollars alors que ceux de catégorie un, pour les matchs de finale, coûteront environ 1 150 dollars chacun.

Sources : *The Times* (Afrique du Sud), *BBC sport*

L'Union du Maghreb arabe célèbre ses 20 ans

Le 17 février 2009 marquait les 20 ans de l'Union du Maghreb arabe (UMA), qui vise entre autres la consolidation des rapports entre ses États membres et l'adoption de politiques communes. En cette occasion, le secrétariat général de l'UMA a appelé les gouvernements de l'Algérie, de la Libye, du Maroc, de la Mauritanie et de la Tunisie au respect des termes du Traité de Marrakech, puisque *« l'UMA est un acquis historique et géostratégique »*.

L'un des principaux obstacles à la mise en place de l'UMA reste le conflit entre le Maroc et l'Algérie, dont les frontières terrestres communes sont fermées depuis 1994. Malgré ces différends, l'histoire, la culture, la proximité géographique et les nécessités du commerce et de l'économie renforcent l'idéal d'une union maghrébine.

Même si, à ce jour, aucune action concertée ni plan stratégique n'a encore été adopté au sein de l'union, le secrétariat de l'UMA parle *« d'un certain progrès »* au niveau de l'élaboration d'une zone maghrébine de libre-échange et d'un marché commun.

Sources : *Le Matin* (Maroc), *La Nouvelle République* (Algérie)

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 17

Festival international Montréal/Nouvelles Musiques

MUSIQUE PAS POP

Qui connaissez-vous : Iannis Xenakis ou Britney Spears ? Michel Chion ou Garou ? Fausto Romitelli ou Céline Dion ? Si les seconds choix correspondent à vos réponses, Walter Boudreau, directeur artistique du festival international Montréal/Nouvelles musiques (MNM), propose d'élargir vos connaissances musicales lors de la 4e édition du MNM.

PHOTOS : HUBERT RIOUX

Marie Pelletier explore et réinvente la musique avec la composition *Tshakapesh*.

Hubert RIOUX

Pour différencier la musique contemporaine de la culture populaire, Walter Boudreau, directeur artistique de Montréal/Nouvelles musiques (MNM), ne passe pas par quatre chemins. *« La musique contemporaine, ce n'est pas comme un téléroman où Marcel veut baiser Ginette. Comme forme d'art, c'est plus subtil que ça. »* Piqué au vif, il se défend de présenter une programmation sans queue ni tête. Si le public est réticent à s'aventurer au festival, il insiste : *« Fréquentez-nous et vous allez voir que ça va quelque part* [...]. *C'est une question de curiosité* [...]. *La culture est accessible à tous, à moins d'avoir une tare. »*

Selon M. Boudreau, aussi compositeur et chef d'orchestre, la musique contemporaine est tout simplement le résultat de son évolution. Les compositeurs comme Bach, Mozart et Brahms s'exprimaient avec les moyens dont ils disposaient à leur époque. *« C'est une forme d'expression musicale qui s'inscrit dans la foulée de la tradition de la musique classique »*, affirme-t-il.

Ainsi, depuis les dernières années, les nouvelles technologies ont apporté leur lot d'innovations. Pour M. Boudreau, la base reste cependant la même. *« Alors qu'on peut créer du* beat *en fessant sur une peau de chien avec le tibia du grand-père, on peut reproduire la même chose en jouant avec un modulateur de fréquence. »* Bref, c'est du pareil au même.

MUSIQUE EN CONSTANTE ÉVOLUTION

Tim Brady, chef d'orchestre, compositeur et guitariste, préfère parler de musique de concert ouverte sur le monde : *« La musique classique fait trop référence à l'Occident. Aujourd'hui, les influences viennent de toutes les traditions musicales. »* Par exemple, il considère que des musiciens orientaux, comme l'Indien Ravi Shankar, ont profondément marqué la production musicale actuelle.

Lors du MNM, il présente *Confitures de gagaku* avec le compositeur Jean Derome, dont les arrangements sont librement inspirés de la musique de cour japonaise traditionnelle. Les deux se produiront sur scène le 27 février avec la chanteuse jazz Karen Young et 10 autres musiciens de Bradyworks, ensemble que M. Brady a créé il y a 19 ans.

Pour la compositrice Marie Pelletier, la musique contemporaine est un genre qui ne cesse d'explorer, afin de se réinventer. Aujourd'hui, elle croit que le milieu connaît de profonds changements du côté de la formation des compositeurs : *« Tous ceux de ma génération sont passés par les études classiques. Les jeunes qui émergent ont une approche plus autodidacte. La création se pense autrement, ce qui va probablement créer une musique différente. Ce n'est pas nécessairement mieux ou mal. »*

Ancrée dans le thème *Mythes et légendes* que s'est donné le festival cette année, la composition *Tshakapesh* de Mme Pelletier s'inspire d'un récit fondateur de la culture innue. Le 1er mars, lors de la prestation, le conteur Sylvain Rivard en narrera l'histoire et sera accompagné du chœur Tactus ainsi que de deux percussionnistes. Le public, lui, siéra au centre.

PROGRAMMATION À SURVEILLER

L'édition 2009 du MNM présente 24 concerts ainsi que plusieurs évènements parallèles, dont des rencontres professionnelles et des répétitions publiques. Les organisateurs convient le public à diverses expériences musicales, dont une expérimentation vocale avec Raôul Duguay et une œuvre multimédia intitulée *An Index of Metals*.

Cependant, pour le critique musical René Gingras, *« La programmation comprend trop d'inédits et l'information envoyée par la direction est trop incomplète. »* Il est donc encore difficile de se faire une bonne idée de la cuvée de cette année.

L'évènement se tient à tous les deux ans depuis 2003. En 2007, le MNM a comptabilisé 12 000 entrées. Cette année, les organisateurs projettent en avoir 3 000 de plus.

Festival Montréal/Nouvelles musiques
Du 19 février au 1er mars 2009
www.festivalmnm.ca

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 18

UNE SCÈNE HIP-HOP MORCELÉE

Aux États-Unis, le rap n'en finit plus de se métamorphoser et de faire exploser les palmarès. Mais du côté de la Belle Province, la plupart des compagnies de disque semblent croire que le hip-hop québécois est mort et enterré depuis la séparation de Dubmatique, au début des années 2000. Pourtant, Montréal est un immense terreau d'artistes rap aussi hétéroclites que talentueux. Ce mélange des styles et cette diversité sont à double tranchant : ils isolent les rapeurs de Montréal. Rien ne les associe concrètement, car aucun son particulier ne pousse la scène montréalaise à se démarquer. Chacun de son côté, les MC montréalais développent leur style en essayant de rester authentiques et fidèles à leur milieu de vie. Regard sur ce phénomène avec quatre rapeurs montréalais, qui sortiront chacun un album en 2009. À chacun son rap, à chacun son quartier.

Olivier BOISVERT-MAGNEN

CHAFIIK (LOCO LOCASS)

QUARTIER : ROSEMONT

Au début des années 2000, Loco Locass a littéralement pris d'assaut la scène hip-hop québécoise. Chapeaux fleurdelisés, propos revendicateurs et approche musicale novatrice, les membres du groupe se sont imposés comme les porte-étendard culturels du discours souverainiste québécois, reformulé pour la nouvelle génération.

PHOTO : HUBERT RIOUX

Producteur et MC du groupe, Chafiik garde quelques réserves par rapport à l'étiquette *« rap engagé »* qui leur colle à la peau. *« Si on regarde le premier album, on avait trois chansons qui parlaient de politique et trois autres qui parlaient d'amour. »* Il voit plutôt sa musique comme le résultat du concept *« manifestif »* qui a pour but de parler des sujets les plus sérieux de la manière la plus agréable possible.

Habitant Rosemont, Chafiik pense qu'il *« côtoie toutes les réalités de Montréal »,* puisqu'il vit dans un quartier géographiquement central. Chafiik dresse un constat plutôt pessimiste de l'état actuel de la scène hip-hop et blâme en partie les radios commerciales. *« Les radios ont toujours fait en sorte que ça ne marche pas. Selon elles, le rap attire un public de jeunes pauvres et qui n'est donc pas profitable pour les publicitaires. »*

Chafiik entrevoit aussi le fond du problème dans le fait que : *« la plupart des rapeurs montréalais ne font que parler de leur quartier en scandant des références hyper locales et impénétrables »*. C'est pour cette raison que lui et son groupe préconisent *« l'élévation géographique du point de vue »,* afin d'y inclure l'ensemble de la province et d'ainsi rejoindre le plus grand nombre de Québécois possible. *« Pour nous, le fameux* "j'reste vrai" *du rap, c'est "je reste Québécois et francophone". Notre* hood*, c'est le Québec. »*

Pour nous, le fameux « j'reste vrai » du rap, c'est « je reste Québécois et francophone ». Notre hood, c'est le Québec

Chafiik

Au cours de l'année 2009, un nouvel album de Loco Locass verra le jour avec un son qui serait plus électro et fortement inspiré par des artistes de la scène *« grime »* de Londres, comme Dizzee Rascal. En fait, Chafiik prétend qu'un seul aspect de leur précédent style survivra à ce changement radical : l'approche *« manifestive »*. Selon lui, cette dernière devrait aussi être le mot d'ordre du développement de l'identité du rap de chez nous. *« Le rapeur québécois devrait prendre le meilleur des deux mondes : le lyrisme français et le groove américain. »*

MANU MILITARI

QUARTIER : CÔTE-DES-NEIGES

Anciennement membre du groupe Rime Organisé, Manu Militari a débarqué en solo sur la scène hip-hop montréalaise il y a trois ans. Depuis, il est l'un des rapeurs les plus respectés du milieu québécois, en plus d'être un des rares MC à avoir fait le pont aussi brillamment entre le rap de rue et les médias.

Son secret est de toujours préconiser une structure de rap classique sans tenir compte des modes du moment, afin de ne pas tomber dans le piège du rap formaté pour les grandes radios commerciales. Pour ce faire, il s'adonne à un *flow* posé, aux propos authentiques et basés sur ses expériences de vie et sa vision de la société. Ayant toujours défendu une production hip-hop conservatrice, Manu semble désormais plus ouvert à une conception plus éclatée du rap. *« Avec l'âge, je donne moins d'importance au fait que le rap doit être fait d'une seule façon. Le problème, c'est qu'il n'y a plus vraiment de différence entre rap et pop aujourd'hui. »*

Selon Manu, le problème de la scène rap à Montréal est son flagrant manque de cohésion, causé en partie par l'influence prépondérante de cultures hégémoniques. *« On est culturellement envahi par les États-Unis et la France. À cause de ça, on a de la misère à avoir une identité collective. »*

Son identité, Manu la puise dans son quartier : Côte-des-Neiges. Même s'il a récemment déménagé dans l'Ouest de l'île, il continue de s'inspirer des gens de son quartier. *« Dans le bas de Côte-des-Neiges, il y a tellement de communautés qui vivent dans leur monde sans savoir où elles sont vraiment. D'un côté, t'as le monde jamaïcain, de l'autre, t'as le monde philippin… Ce sont des mondes qui se croisent tous les jours, mais qui ne se parlent jamais. »*

Entouré de la même équipe de HLM Records, Manu sortira cette année ce qu'il considère comme la suite de *Voix de fait*, son précédent album. Même si ce sera moins *« rue »*, l'album sera encore le résultat d'*« une approche honnête et sincère »*, précise-t-il. *« À un moment donné, si on fait juste rester sur un seul sujet, on s'enferme dans un carcan. Il faut se rendre compte qu'avant même de parler de rue ou de la représenter, on est des êtres humains. »*

Il n'y a plus vraiment de différence entre rap et pop aujourd'hui

Manu Militari

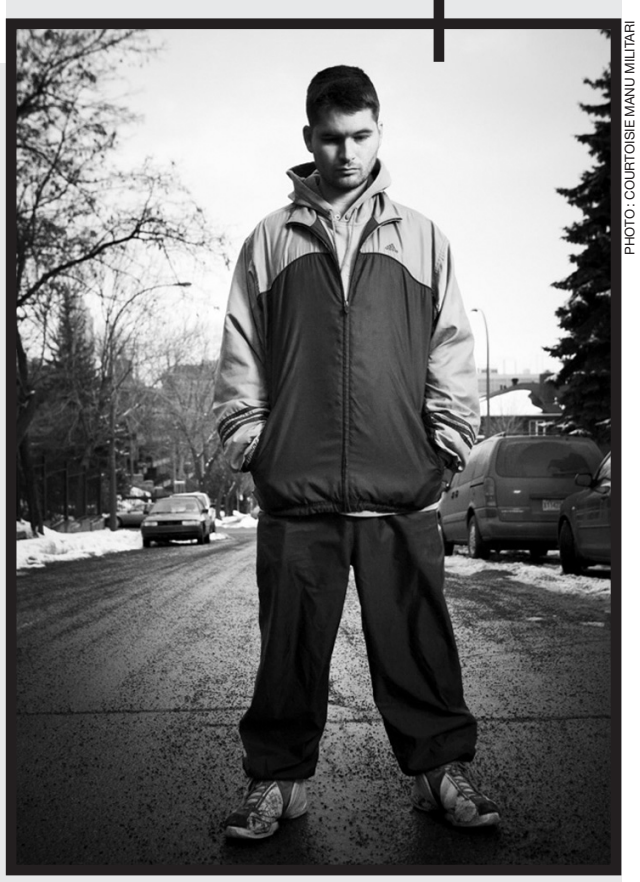


PHOTO : COURTOISIE MANU MILITARI

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 19

CHEAK 13

QUARTIER : MONTRÉAL-NORD

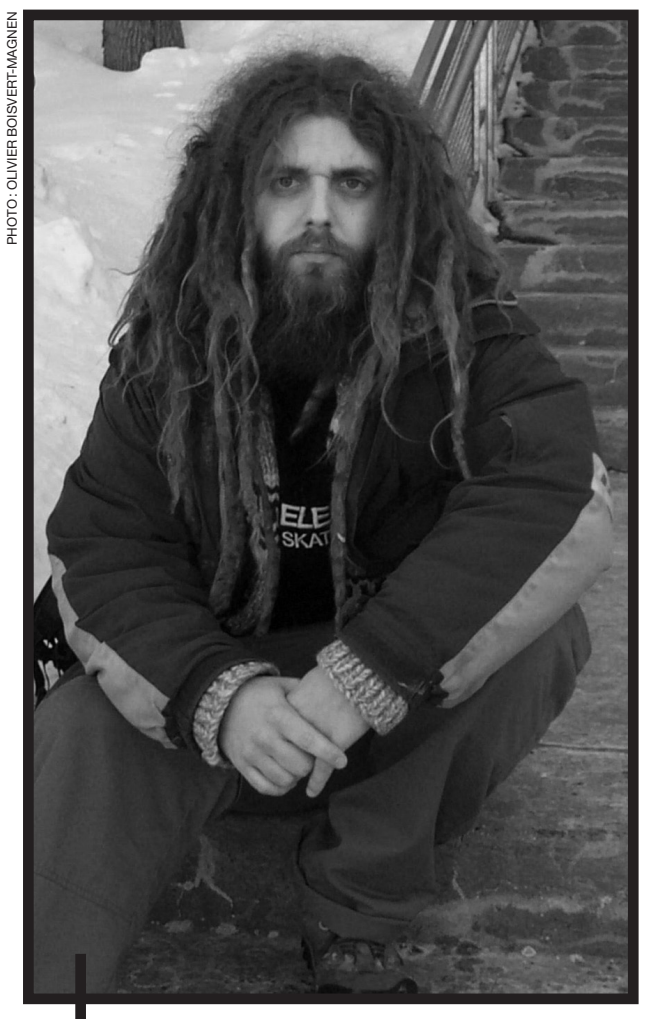


PHOTO : OLIVIER BOISVERT-MAGNEN

La force et l'identité du rap de chez nous se trouvent dans le métissage des influences et dans l'intégration du joual

Cheak

Cheak 13 trace sa route depuis plus de dix ans sur la scène hip-hop montréalaise, multipliant les collaborations comme musicien, *beatmaker* ou MC avec des artistes aussi différents que Atach Tatuq, Mic Life et Sir Pathétik. Récemment remarqué pour sa *Mixtape Jaune*, Cheak s'impose comme un rapeur versatile s'impliquant dans une tonne de projets tous très différents et bénéfiques pour le développement de sa carrière.

« C'est un trip de musique, explique Cheak. *Quand je suis tanné d'un projet, j'arrête tout simplement. Le but, ce n'est pas de mener un projet à terme et que ça soit le plus gros possible. Moi, je veux triper et faire ce que je veux. »* Malgré cette approche libertaire, Cheak, en tant que MC, préconise un rap pur et dur des plus classiques qu'il a baptisé et divisé en deux catégories : *« le rap de brosse et le rap conspirationniste »*. Alors que l'un met en scène des thèmes plus légers tournant autour de la fête, l'autre se penche sur *« les petites choses qui ne fonctionnent pas dans la société »*.

Mais avant toute catégorisation, Cheak privilégie le reflet authentique de son milieu de vie. Évoluant à Montréal-Nord, il considère son quartier comme un endroit difficile où les jeunes sont, pour la plupart, démotivés et conditionnés à ne pas réussir. *« De génération en génération, les jeunes se font dire de prendre ça relax, d'aller travailler et de ne pas avoir d'attentes envers la vie. »*

Pour une partie de la jeunesse de ce quartier, le rap est perçu comme une véritable porte de sortie. Il fait rêver, mais il n'a été que rarement viable au Québec jusqu'à maintenant. Peu d'artistes du nord-est de Montréal ont réellement percé dans le marché commercial, ce que Cheak explique en partie par la mentalité très fermée du secteur. *« Là-bas, t'écœures pas quelqu'un en* freestyle *si tu n'es pas capable de te battre avec pour vrai. Et si tu te bats avec, faut que tu sois prêt à être stressé pendant un an chez vous, parce que tu t'es peut-être pogné avec le mauvais gars. »*

Quel que soit le quartier, Cheak croit que la force et l'identité du rap de chez nous se trouvent essentiellement dans le métissage des influences et dans l'intégration du joual qu'il perçoit comme un symbole de la richesse du parler québécois. Durant l'année, il fera paraître l'album *Scab social* qu'il a enregistré avec son groupe Ego R.I.P. Plus politique, cet opus sera l'occasion pour Cheak de réellement mettre en œuvre son *« rap conspirationniste »*. *« Le but premier de tous les gens avec qui j'ai rapé était de dénoncer des injustices,* affirme-t-il. *Après, Eminem est arrivé pour confondre tout le monde, en disant n'importe quoi dans ses chansons. En fait, on doit se rendre compte que ça ne sert à rien de jouer au* tough, *c'est mieux de rester soi-même parce que c'est là-dedans qu'on est le meilleur. »*

OMNIKROM

QUARTIER : CENTRE-VILLE

Depuis leur arrivée dans l'arène commerciale, Jean Bart et Linso Gabbo sont venus brouiller les cartes en redéfinissant complètement le son de la scène hip-hop de Montréal. À mi-chemin entre le rap et l'électro, Omnikrom a trouvé une recette gagnante : rythmes électroniques, lignes mélodiques synthétiques et paroles absurdes, agencées sur un *flow* pour le moins prétentieux.

Avec une telle manière de concevoir le rap, le groupe ne s'est évidemment pas fait que des amis parmi les purs et durs de la scène hip-hop de Montréal. *« C'est normal qu'il y ait du monde qui nous aime pas dans le rap, comme y'a du monde qui nous aime pas dans l'électro. En fin de compte, y'a du monde qui nous aime pas partout »*, affirme Linso Gabbo. Loin de s'arrêter aux caprices de tout un chacun, le groupe continue de développer ce qu'il appelle du *« rap de divertissement bien ancré dans son époque »*. Linso Gabbo ajoute, l'air pénétré : *« Je ne pense pas qu'on aurait pu faire ce rap-là il y a vingt ans. C'est vraiment un truc de génération qu'on essaie de refléter »*.

N'étant pas Montréalais de naissance, les deux MC ne semblent pas avoir développé de sentiment d'appartenance à leur quartier. Jean Bart constate tout de même qu'il y a un lien à faire entre son rap et son milieu de vie : *« On est dans le coeur de la ville, là où tout se passe et où tout le monde vient s'amuser. C'est peut-être ça qui fait qu'on produit du rap de divertissement. »*

Bien qu'elles soient festives, les chansons d'Omnikrom n'ont jamais vraiment tourné sur les radios commerciales de la métropole. Pour les deux rapeurs, ce problème touche à plus ou moins grande échelle tout le milieu du rap francophone qui ne dispose pas du même budget promotionnel que les rapeurs américains connus du grand public. *« Le rap, ça touche les gens en bas de trente ans… Les radios ne veulent pas prendre de risques en allant faire peur à leur clientèle de 40-60 ans avec du rap en français sur leurs ondes. »*

Prévu pour le printemps 2009, le prochain album, *Comme à la télévision*, marquera une nouvelle époque pour Omnikrom. Ses textes, un peu plus sérieux, seront liés de près à la thématique de la télévision. À en juger par le nombre d'émules du groupe depuis son succès retentissant, peut-on prévoir, après la sortie de ce deuxième album, que la scène hip-hop montréalaise se cristallisera ? *« En ce moment, le rap de Montréal n'a pas d'identité en tant que telle. Personne de l'extérieur se dit :* "Ah, ça c'est le son de Montréal", *parce que c'est pas assez original. Il n'y a pas 20 groupes qui ont quelque chose de particulier et qui se rassemblent sous une même étiquette »*, selon Linso Gabbo. Ce n'est peut-être qu'une question de temps.

En ce moment, le rap de Montréal n'a pas d'identité en tant que telle. Personne de l'extérieur se dit : « Ah, ça c'est le son de Montréal », parce que c'est pas assez original

Linso Gabbo

PHOTO : OLIVIER BOISVERT-MAGNEN

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 20

Vécu à Montréal

MARIE-PERLE LA REINE DU KARAOKÉ

Samuel MERCIER

Le bar L'Astral 2000 est situé sur la rue Ontario en face de l'élégant salon de massage Aux 4 mains (suédois et californien). J'y arrive avec un sourire en coin. Ce soir, c'est la soirée karaoké.

Les habitués sont au bar. Ils ont l'air de tous se connaître et j'ai l'impression de tomber au beau milieu d'une réunion de famille. Au fond, une dame dans la cinquantaine chante un air de country. Derrière la console décorée de lumières de Noël rouges et vertes, Marie-Perle, l'animatrice, fait jouer la musique.

À l'Astral 2000, un frigo entier est consacré à la grosse bière. Alors, je me prends une Labatt 50 et je m'installe au bar. Je sonde les lieux un instant et je commence à parler à un des habitués, un Ivoirien. *« Ici, c'est ma deuxième maison »*, me dit-il avant d'aller voir le propriétaire pour demander crédit. Il m'explique que sa femme lui a pris sa carte. Un client un peu bedonnant demande à d'autres habitués : *« C'est la Saint-Valentin aujourd'hui ? »* Ils acquiescent et il répond : *« Ma femme me l'a pas dit… »* Réprobation générale.

PHOTO : ALEXANDER GALAN

Marie-Perle, au cœur de l'action.

La dame au micro est en train de massacrer « Quand on est en amour » de Patrick Normand. Près de moi, un vieil anglophone se cherche une compagne pour la Saint-Valentin. Le proprio lui dit en pointant l'Ivoirien : *« Tu le connais, lui, il peut t'aider ! C'est un Québécois comme toi ! »* L'autre lui propose d'aller voir des Africaines dans un autre bar. Décidément, je commence à aimer l'endroit.

À l'Astral 2000, un frigo entier est consacré à la grosse bière

Marie-Perle fait une pause pour dédier une chanson à une amie décédée. Silence chez les habitués sur un air triste de country.

J'enchaîne sur une autre 50 et j'essaie d'entamer une conversation avec le vieil anglo qui n'a pas l'air trop bavard. Il se fiche éperdument de Kovalev, mais il me raconte comment il se serait fait greffer un énorme pénis pour faire carrière dans la danse légère. *« With that, I make tons of money ! »* Drôle de vieux. En trame de fond, quelqu'un chante « Love Is In The Air » de Tom Jones.

Un homme essaie de gagner un cadeau pour son amoureuse dans la machine attrape-peluche. Marie-Perle quitte les planches un instant pour venir coller des gommettes en forme de cœur sur les joues des clients. Peu à peu, la foule se met à changer. Le bar de quartier est envahi par des gens plus jeunes et à la mode. Le culte *hipster* de l'ironie bat son plein, rue Ontario.

Mais, au-delà des cœurs qui pendent du plafond, des fleurs en plastique sur la console et du mur en miroir sur lequel est collé un *poster* de briques, perce une certaine authenticité. Quelque chose qui permet aux gens de beugler du Aerosmith sans trop se sentir complexés. Surtout que Marie-Perle, la reine du karaoké, est toujours là, derrière, pour rattraper les fausses notes et donner le tempo.

Un gars qui vient de se fiancer monte sur scène pour chanter « Juste pour voir le monde » de la Chicane à sa douce qui lui répond par son interprétation d'« Hasta mañana mon amour » d'Alain Morisod et Sweet People.

Je rejoins des gens que je connais un peu. J'hésite à lancer ma carrière et je préfère laisser aller deux amies qui démolissent « Heart Of Glass » de Blondie. Je n'aurais pas fait mieux, mais au moins je n'ai pas fait pire.

L'épais cartable de chansons passe de main en main. La liste d'attente pour le karaoké s'allonge à mesure que les défenses des clients tombent sous le coup des grosses bières. Les sourires en coin sont rangés ou plus en coin du tout. Chacun veut sa minute de gloire.

Les 50 s'enfilent et la soirée déboule. Je ne connais pas la gloire et j'en perds mes cartes. Quelqu'un les ramasse. C'est déjà l'heure de partir. Il doit être trois heures et demie. Il fait froid et je ne sais plus s'il y a des autobus sur Papineau.

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 21

Mets ça dans ton baladeur

LETTRES À LADA

Sarrah OSAMA

PHOTO : COURTOISIE LADA ET GEORGES

« *Notre relation a commencé avec la correspondance* », affirme Georges. Lada et lui sont amis depuis 20 ans. À 12 ans, ils s'écrivaient des lettres en classe. 20 ans plus tard, ils correspondent par baladodiffusion.

Georges et Lada mettent en ligne leur podcast depuis un an et demi. Alexis Rodrigue-Lafleur, alias Georges, est technicien en muséologie et Nellie Brière, alias Lada, est coordonnatrice dans un organisme de la petite enfance à Laval. C'est d'ailleurs dans le transport en commun qu'elle a le temps d'écouter les podcasts que lui dédie Georges.

Alexis et Nellie arrivent ensemble au café Les Entretiens. Ils se commandent chacun une crème brûlée et se complètent lorsqu'ils parlent. Leur complicité crève l'œil. Lors d'un voyage aux États-Unis, les personnages de Lada et de Georges sont nés pour un projet de film qui n'a finalement jamais vu le jour. Alexis explique : « *C'est de l'autodérision, ils servent à amplifier nos traits de caractère.* »

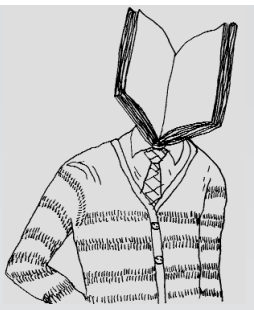
Nellie Brière a déjà animé l'émission *Kitchenco* sur les ondes de CISM et elle a fait partie du comité fondateur de CHOQ. FM. Elle a aussi été bénévole à CIBL. En plus de la radio, elle s'implique dans le monde de la musique. Elle gère le groupe Lila dit ça. Groupe dans lequel œuvre son conjoint, Frédéric Michaud.

À la fin de chaque épisode, l'un des deux impose un thème à l'autre. Cela peut être un podcast à écouter dans une salle d'attente, dans les transports ou devant un feu de foyer, par exemple. Les choix musicaux correspondent au thème sélectionné et sont entrecoupés de sujets divers : Georges parle de l'exposition consacrée à Andy Warhol et Lada disserte sur les élections américaines.

Mais le *trip* ultime est, selon Nellie Brière, le « *radio-bitching* ». Lada et Georges choisissent un moment de radio, et le commentent simultanément. Une entrevue sur les *hipsters* à Radio-Canada a donné lieu à une « *séance épique de* radio-bitching », selon Nellie Brière.

Les vieux amis ont choisi le format podcast pour éviter toute forme de contrainte radiophonique. Alexis précise qu'ils voulaient faire « *un projet créatif pour partager leurs goûts et leurs points de vue* ». Nellie Brière précise : « *On crée tout de suite une relation intime avec l'auditeur, on parle juste avec lui.* » Selon la jeune femme, « *les émissions de radio, même en baladodiffusion, ça devient périmé* » puisqu'une fois, sur les ondes, l'actualité est déjà dépassée. D'après elle, leur podcast, produit exclusivement pour le Web, reste intemporel, puisqu'ils ne sont pas constamment à la recherche de nouveauté.

www.ladaetmoi.com



Ça commence par la fin :

chronique littéraire en vrai papier

LE MALAISE

Samuel MERCIER

La famille se crée en copulant de l'écrivain et metteur en scène montréalais Jacob Wren est un livre tout à fait étrange. D'abord présenté sous forme de pièce de théâtre en 2005, le petit ouvrage vient d'être traduit aux éditions Le Quartanier, qui le décrivent comme « *le roman fragmenté d'un esprit inquiet et paranoïaque* ».

Le terme « roman » est peut-être mal choisi. En fait, le livre est davantage une série de nouvelles ou d'essais-canulars mettant en scène, entre autres, une famille aux rapports incestueux, des complots de la CIA pour tuer les gens avec un rayon mystérieux ou encore une réflexion sur la musique rock indépendante de la deuxième moitié des années 1990.

Bref, de quoi se perdre un peu, surtout que Jacob Wren ne ménage pas les malaises de son lecteur. L'ouverture, en ce sens, est grandiose, avec une « *courte parabole sur l'État d'Israël* », où deux parents sont violés tour à tour par leur fille. Malaise, je disais.

Il faut dire que Jacob Wren est connu pour ses prestations théâtrales et musicales déroutantes dans lesquelles il travaille beaucoup sur la relation avec le public. En ce sens, son livre se développe comme un jeu autour des conventions de lecture, notamment en ce qui a trait à la figure de l'auteur.

L'effet est parfois moins bien réussi. Ainsi, lorsqu'il se met à décrire avec abondance de détails l'orchestration des attentats du 11 septembre par le gouvernement américain dans « *Portrait de l'artiste en spécimen de paranoïa galopante* », la question se pose inévitablement : est-il sérieux ?

Certainement pas, mais l'inconfort monte en lisant les fabulations d'un personnage-auteur paranoïaque, adepte des théories du complot. Peu à peu, la lecture nous apprend que celui-ci se croit suivi en permanence par une camionnette blanche conduite par deux agents en noir.

DES FRAGMENTS INÉGAUX

L'idée est amusante. Toutefois, les longs passages sur les machinations gouvernementales où l'auteur essaie de faire transparaître de grandes vérités à travers la folie, finissent par lasser. Je pense à des réflexions telles que : « *C'est parce que les gens aiment que les films sont si mauvais* » ou « *les inégalités dans le monde sont bouleversantes, et elles ne font qu'empirer.* » Dans ces cas, montrer davantage et en dire moins aurait été souhaitable.

Le travail de Jacob Wren demeure néanmoins attirant par toute sa bizarrerie. Fragmenté au point de ne plus savoir qui parle, il est difficile de ne pas douter de ce qui nous est raconté tant la frontière entre le cynisme et le récit est mince. Si le but était de dérouter le lecteur, l'effet est réussi.

La famille se crée en copulant, Jacob Wren, Montréal, Le Quartanier
Traduit de l'anglais par Christophe Bernard

Tindersticks en concert à Montréal

EN QUÊTE D'ESPACE

Le groupe folk rock Tindersticks sera en concert à Montréal le 9 mars au cabaret La Tulipe. En tournée depuis plus de deux semaines en Europe, le chanteur Stuart Staples a pris quelques minutes, pendant une halte à Istanbul, pour discuter de sa venue et des relations qu'il entretient avec ses lieux de vie et de passage.

Constance TABARY

PHOTO : RICHARD DUMAS

Le grésillement du téléphone, le rhume et les bégaiements ne parviennent pas à étouffer l'inspirante mélancolie qui émane de la voix de Stuart Staples. Son accent anglais n'est pas piquant, son débit est lent, reposant. Il se souvient de son dernier passage sur les planches de la Sala Rossa, en 2006 : « *Montréal est un endroit spécial pour moi, j'y ai de bons amis.* » La ville lui rappelle le meilleur de Londres : son atmosphère multiculturelle, poussée à l'extrême, mais avec un je-ne-sais-quoi de plus accueillant pour les nouveaux immigrants.

Depuis plus de trois ans, il a déménagé son studio dans le Limousin, au centre de la France. C'est là qu'il a retrouvé sa liberté : « *Je me sentais prisonnier dans la ville. J'ai beaucoup plus d'espace et ça me donne un certain équilibre.* » Le chanteur y trouve le repos et l'inspiration après ses tournées. « *Je vais y rester un bon moment après celle-ci !* » Son spacieux studio lui donne l'impression de flotter, quelque part en Europe, à l'inverse de son sentiment d'encerclement londonien.

Stuart Staples pense qu'en France, la collectivité respecte le travail des artistes : « *Ce n'est plus vraiment le cas en Angleterre.* » Il semble avoir adopté la campagne française et sa « *sérieuse monoculture* », comme il la décrit en riant.

Tindersticks a entrepris une longue tournée internationale pour jouer au public *The Hungry Saw,* son dernier album sorti en avril 2008.

Le groupe anglais a réalisé la bande sonore de *35 Rhums*, film de la scénariste et réalisatrice française Claire Denis, qui sortira en salle au Québec en juin. À son retour de tournée, Tindersticks terminera la bande sonore du prochain film de Mme Denis.

_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 22

Sudoku

		7			6		8	
	5		4					6
		2		8				4
			8	5		3		
	9						5	
		3		2	1			
7				3		9		
3					8		6	
	6		5			4		

Solutions sur quartierlibre. ca

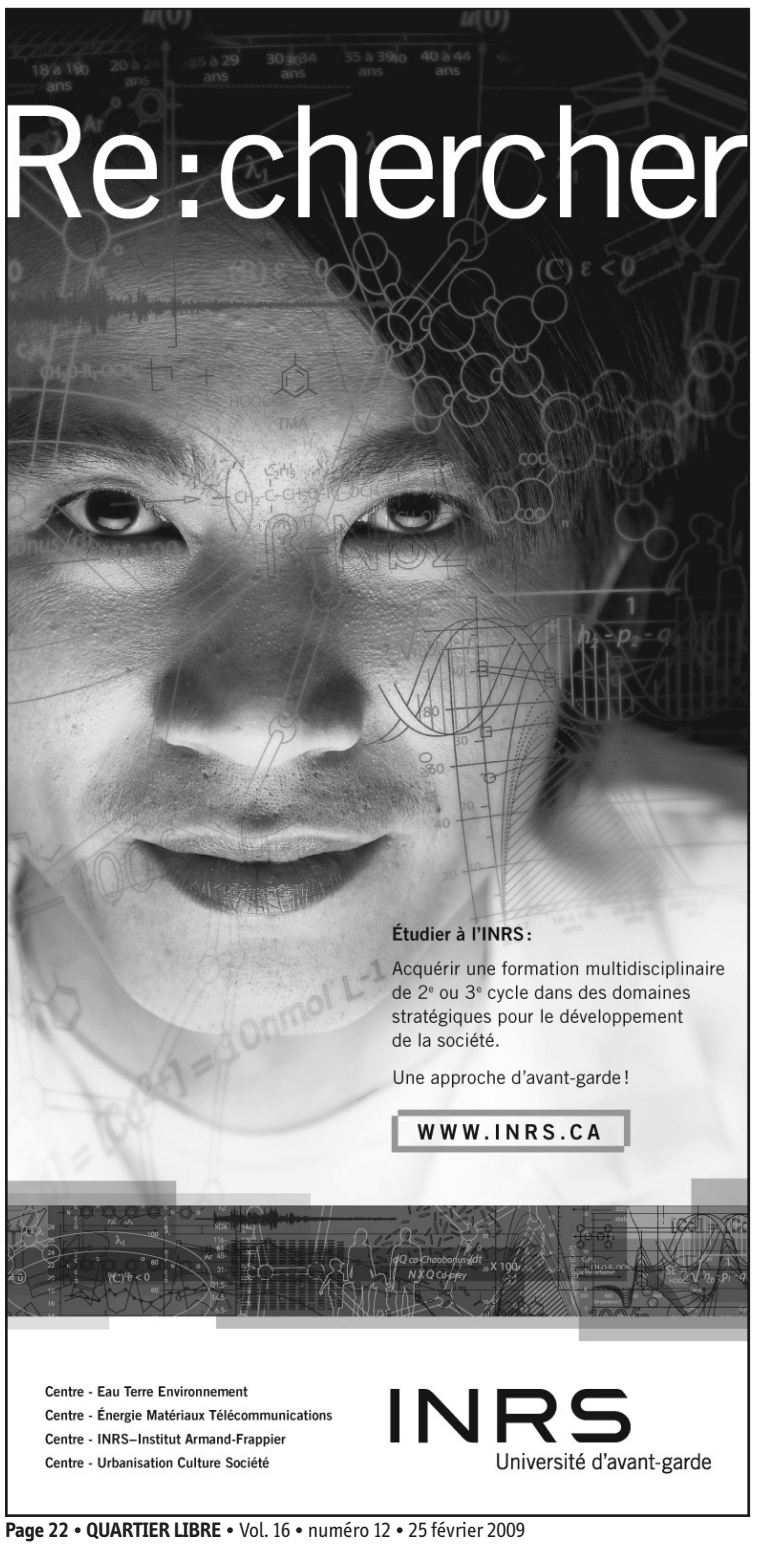
ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de formation
Barman (aid) et serveur
Rabais étudiant
Référence emplois
514-849-2828
Inscription en ligne
www.bartend.ca

Réagissez aux articles !

Laissez libre cours à votre plume et envoyez un court texte de 3 000 caractères ou moins et nous nous ferons un plaisir de vous publier.

Écrivez à : info @quartierlibre. ca



Musique

NIOMINKA BI

Shalom Salam

Makasound

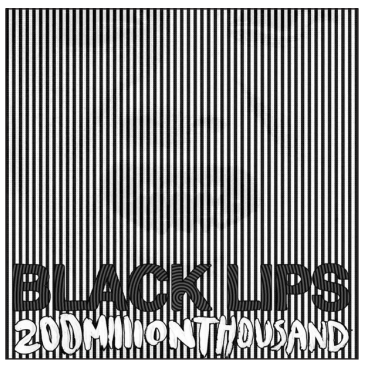
Le chanteur de reggae franco-sénégalais, Niominka Bi revient avec un nouvel album : *Shalom Salam*. Souleymane Sarr, alias Niominka Bi, signe une quatrième galette reggae, influencée par des rythmes traditionnels africains. L'ancien casque bleu sénégalais, en mission au Liban de 1979 à 1981, prie pour la paix au Moyen-Orient. Sur la chanson *Shalom,* le militant pacifiste rappelle que juifs et musulmans sont frères.

Niominka Bi réalise un magnifique duo avec le *reggae man* Winston McAnuff. Ensemble, ils chantent *Afrique Jamaïque*, un titre gorgé de soleil et un nouveau pont entre l'île et le continent. *Shalom Salam* est un métissage musical reggae africano-jamaïcano-européen, comme l'on aimerait en écouter plus souvent. Niominka Bi mérite de briller au premier rang du reggae aux côtés de ses frères africains plus connus, tels que Tiken Jah Fakoly et Alpha Blondy. **(Ilan DEHÉ)**

THE BLACK LIPS

200 million Thousand

Vice



Toujours aussi déjanté, le quatuor américain livre un cinquième album studio. Garage à souhait, lancinant et plaintif, *200 million Thousand* ne traduit pas de changement marqué dans le style de ces punk-rockeurs. La discorde sonore et les harmonies vocales dissonantes, parfois intolérables, teintent l'album du début à la fin.

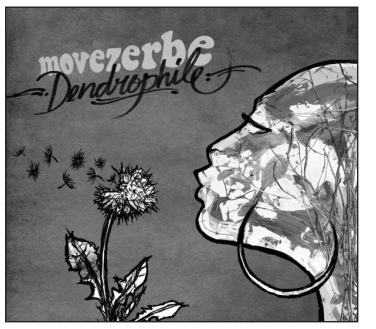
Pourtant, les Black Lips ont vieilli. Les textes, plus sombres, témoignent toujours de l'esprit contestataire et radical, mais ils font preuve d'une maturité nouvelle et plus subtile. La pièce « Short Fuse », probablement une des meilleures de l'album, rappelle d'ailleurs la « Deadend Street » des Kinks. *200 million Thousand*, n'est pas un album facile d'approche. Les amateurs de punk *old school* à la The Clash ou Sex Pistols y trouveront un agréable réconfort pour leurs tympans. Cependant, je ne l'accrocherais pas sur mon mur.

(Marc-André Labonté)

MOVÈZERBE

Dendrophile

Districk Music



La réunion magique entre Accrophone, Les 2 Tom, Boogat, Ken-Lo, Karim Ouellet et AbidoX, tous originaires de la vieille capitale réussit à innover à travers son mélange des styles, dont l'étendue va du soul au jazz, en passant par le reggae.

Côté texte, on se laisse complètement absorber par la versatilité des thèmes et la spontanéité des mots. Ces derniers aspects reflètent avec brio le contexte de l'enregistrement de l'album : à mi-chemin entre un trip de gars dans un chalet et une introspection viscérale.

Avec les arrangements rustiques et le mixage habile de tous ces éléments, on assiste à une œuvre éclatée, mais maîtrisée, à 1 000 lieues des collaborations insipides et sans âme qui peuplent trop souvent le rap québécois. *Dendrophile* est une bonne leçon de hip-hop. Il vient rappeler qu'il est inutile de s'emprisonner dans un genre, quand on veut tout simplement faire de la musique.

(Olivier BOISVERT-MAGNEN)

AGENDA de Quartier Libre

présenté par MUR.MITOYEN.NET Le calendrier alternatif de Montréal

CAMPUS • LA GUERRE EN GÉORGIE ET LA NOUVELLE GUERRE FROIDE ?

Avec la guerre qui a fait rage en Géorgie en août 2008, l'armée russe a franchi une frontière internationale pour la première fois depuis l'effondrement de l'URSS en 1991. Dominique Arel, titulaire de la Chaire d'études ukrainiennes à l'Université d'Ottawa, en explore les causes et les implications. Cette conférence est présentée dans le cadre des Belles Soirées de l'UdeM.
QUAND ? Lundi 2 mars, 19 h 30
OÙ ? Université de Montréal, pavillon 3200, Jean-Brillant

SOCIÉTÉ-MONDE • DÉGUSTATION DE COURTS MÉTRAGES

Au menu : itinérance, féminisme, liberté d'expression, politique internationale et autres exercices de citoyenneté. Venez donc vous rassasier de courts à saveur militante ! La dégustation prendra place au bar O Patro Vys en compagnie des réalisateurs. L'évènement est présenté par Parole citoyenne.
QUAND ? Samedi 7 mars, à partir de 20 h 30
OÙ ? O Patro Vys, 356, Mont-Royal Est

CULTURE • NUIT BLANCHE À MONTRÉAL

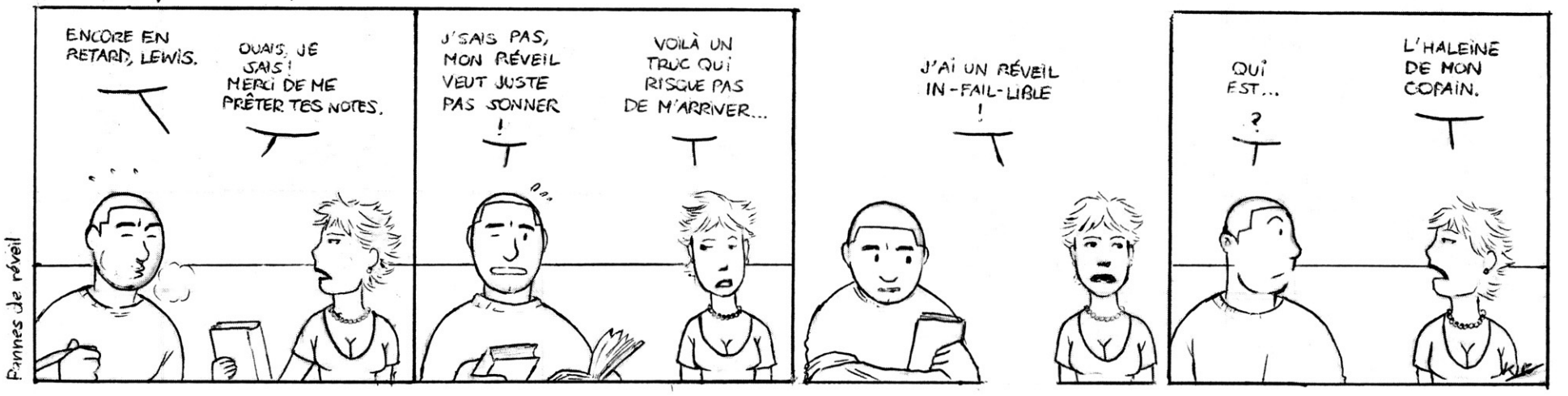
Le 28 février, le métro de Montréal ne s'arrêtera pas. Les festivaliers non plus et ils pourront choisir parmi plus de 165 activités culturelles et festives, réparties dans trois quartiers de Montréal. Organisée dans le cadre du Festival Montréal en lumière, cette nuit blanche avait attiré quelque 200 000 personnes l'année dernière. Vous retrouverez en ligne une sélection d'évènements retenus par le Mur Mitoyen, de même qu'un lien vers la programmation complète.
QUAND ? Du samedi 28 février au dimanche 1er mars
OÙ ? Lieux divers, principalement au Vieux-Port, dans le Centre-Ville et sur le Plateau Mont-Royal

Consultez les détails de ces évènements en ligne : http://mur.mitoyen.net/quartierlibre

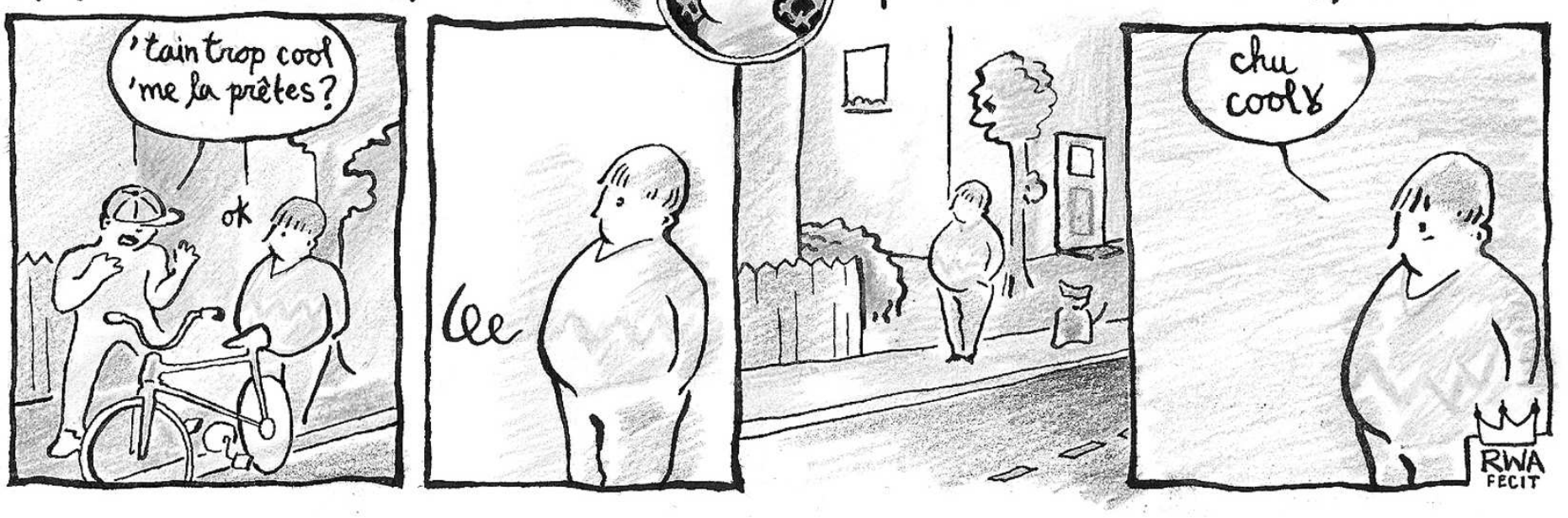
_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 23

LE CHOSE-O-TRON VIIII

So Lucky Are Boys



Ma nouvelle bicyclette par Alexandre-Carl, 9 ans.



_QLvol16no12.qxd 2/24/09 7:27 PM Page 24

Dans le cadre du Projet Partageons nos cultures à l'UdeM

Atelier sur la communication interculturelle

Comment vivre ensemble de façon harmonieuse en évitant les tensions?

Atelier offert par Mélanie Marsolais de l'organisme PROMIS - Promotion, intégration, société nouvelle

Le mercredi 18 mars de 11h30 à 13h00 au local B-3205 du 3200 Jean-Brillant

Informations : Guillaume Lavoie, animateur@faecum.qc.ca